

Véronique Manry

## **Trabendo au féminin<sup>1</sup>.**

### **Les femmes algériennes dans le commerce à la valise**

« *Des femmes dans le trabendo ?* », telle est l'interrogation qui m'était renvoyée quand j'expliquais le motif de ma présence à Alger. Incrédulいたé, scepticisme devant une recherche sur ce qui apparaît comme un épiphénomène, une activité marginale de femmes marginales. La figure du trabendiste au masculin inspire au mieux commisération, mais plus souvent mépris et condamnation des élites intellectuelles du pays. Encore faut-il distinguer de qui on parle. Certes, les « parrains » du trabendo, ces *businessman*, qui ont émergé dans les années 80 profitant de leurs relations dans les cercles du pouvoir et des blocages d'une économie de la pénurie ont favorisé la prédation des richesses et la corruption. Pourtant derrière cette figure flamboyante et trouble, dont les costumes italiens, les berlines de luxe et une arrogance voyante sont les principaux atours, une multitude de commerçants à la valise, issus des mondes populaires et des petites classes moyennes, exercent une activité modeste de convoyeurs et de vendeurs à la sauvette, ramassent les miettes d'une économie informelle

---

1 Cet article est issu d'une recherche menée de 1999 à 2006 en plusieurs terrains successifs à Istanbul, Alger et Marseille. Cette recherche a été réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat de sociologie en cours (Université de Provence) et de deux programmes de recherches du Laboratoire Méditerranéen de Sociologie (UMR 6127, MMSH, Aix en Provence) : « Economie de bazar dans les métropoles euro-méditerranéennes », dirigé par Michel Peraldi pour la DG 12 de la Commission Européenne (1998-2001) ; et « Destins et carrières de femmes migrantes » sous la direction scientifique de Michel Peraldi et coordonné par Véronique Manry, pour le Conseil Régional PACA (2004-2006).

généralisée, tentent de s'assurer un niveau de vie décent, attirés par l'argent facile. Alors des femmes dans ce monde interlope... Que vont-elles chercher à des milliers de kilomètres de leurs foyers ? C'est justement la question que je me suis posée lors de nos premières rencontres. Pourquoi risquer la désapprobation sociale ? Uniquement pour de l'argent ? Que nous disent-elles de l'Algérie d'aujourd'hui, par-delà les clichés et les fantasmes ?

C'est à Istanbul, au cours d'une recherche sur les nouvelles places marchandes en Méditerranée, que nous avons rencontré pour la première fois des femmes algériennes exerçant des activités de contrebande de manière régulière et quasi professionnelle<sup>2</sup>. À Laleli, elles étaient alors une vingtaine cette fois-là, logées pour quelques jours dans des hôtels bon marché, à parcourir les *han*<sup>3</sup> et les rues de ce quartier de grossistes en textile de la métropole stambouliote. Elles auraient pu passer presque inaperçues dans le flot de Russes, Ukrainiens, Caucasiens, ou Tunisiens, femmes et hommes, qui débarquent chaque jour à Istanbul pour acheter vêtements, produits ménagers, pièces auto, etc. afin de les revendre dans leurs pays respectifs<sup>4</sup>. Ce « commerce à la valise », qui trouve ses équivalents en turc (*bavul ticareti*), en algérien (*trabendo*) ou en russe (*chelnochny biznes*), est pratiqué par des dizaines de milliers de personnes que l'on croise dans les aéroports, les ports et les gares d'Istanbul, comme de Dubaï, Marseille, Naples, Tripoli, Damas ou Alicante, transportant encore à bouts de bras, ballots et valises emplis de marchandises diverses qu'ils réinjecteront dans les circuits de revente formels et informels du Maghreb ou des pays d'Europe de l'Est. Ce commerce contrebandier met sur les routes hommes et femmes qui trouvent là un moyen de gagner leur vie en jouant sur la demande de plus en plus forte de ces pays en biens de consommation introuvables hors les circuits informels ou à des prix inaccessibles à la majorité des clients. Les mobilités dont nous parlons ici ne sont donc pas des migrations, mais des circulations régulières, pendulaires, à vocation commerciale et professionnelle, quasiment des voyages d'affaires. Si la présence des femmes dans ces activités est ancienne et courante, notamment en Tunisie, dans certains pays de l'Est (Russie, Ukraine, Bulgarie, Moldavie ou Roumanie) et dans les pays du Caucase et d'Asie Centrale (Arménie, Ouzbékistan, Turkménistan)<sup>5</sup>, l'irruption des femmes algériennes dans le « commerce à la valise » est relativement récente et minoritaire en regard de la présence masculine. C'est l'invisibilité de ces femmes dans les

---

2 Peraldi, 1998.

3 Appellation turque des caravansérails, relais abritant les marchandises, les hommes et leurs montures ponctuant le chemin suivi par les caravanes des routes de la soie, le terme désigne aujourd'hui des mini-centres commerciaux, sur plusieurs étages, dédiés au commerce de gros.

4 Perouse, 2002 ; Eder, 2003.

5 Eşim, 2002 ; Gültekin, 2002 ; Perouse, 2004 ; Piart, 2005 ; Schmoll, 2005 ; Yüksek, 2004..

travaux sur l'économie informelle en Algérie<sup>6</sup>, et aussi parce que les récits de vie qu'elles ont livrées, avec humour et énergie, lors de ce premier terrain, étaient empreints d'une grande émotion, que nous avons entrepris une recherche plus approfondie sur les activités commerciales informelles de ces femmes et leurs significations dans une société algérienne en mutation, au sortir de plusieurs décennies de guerre civile. Nous pensons en effet que ces destins et carrières de femmes sont particulièrement révélateurs à la fois de nouvelles formes de mobilités, qui brouillent les repères entre migrations, circulations et sédentarités, mais aussi des ajustements de la société algérienne au chaos et à la précarité économique, politique et sociale ; et par-delà du processus d'individualisation et de l'émergence de nouvelles formes sociales et économiques qui bouleversent l'ordre moral des sociétés maghrébines contemporaines.

Même s'il s'ouvre peu à peu à l'économie marchande, le marché intérieur algérien est encore largement alimenté par la contrebande de produits manufacturés en provenance d'Europe (Espagne, France, Italie), du Moyen-Orient (Turquie, Syrie, Egypte, Dubaï) et d'Asie (principalement de Chine). Ces importations informelles, dans le sens où les marchandises passent la frontière algérienne en contrebande, c'est-à-dire sans paiement des taxes douanières – mais non sans rémunération d'agents douaniers et autres protections –, est communément dénommé *trabendo*<sup>7</sup> en Algérie. Le *trabendo*, qui porte sur le textile, les produits cosmétiques, l'alimentation, les pièces automobiles et une multitude d'objets manufacturés que ne produit pas l'industrie algérienne, irrigue l'ensemble des circuits commerciaux et des places marchandes du pays<sup>8</sup>. Il n'est pas jusqu'au plus petit marché du fin fond de la région de Tamanrasset où l'on ne retrouve ces marchandises importées.

On peut dire avec Nassima Dris<sup>9</sup> qu'« *aux origines était la valise de l'émigré* » : en effet, ce phénomène apparaît dès les années soixante avec les retours annuels des émigrés qui chargent leurs véhicules de marchandises dont ils font profiter la famille et les proches. Très vite cependant, les « cadeaux » vont se monnayer et des circuits de revente des « *produits de la France* » se mettent en place dans les espaces urbains. L'économie planifiée de l'Algérie, inspirée du modèle socialiste et basée sur la production d'hydrocarbures, engendre une

6 À l'exception d'un roman d'Abderrahmane Zakad publié en 2001 qui relate les aventures d'une femme dans le *trabendo*. Cf. Zakad, 2001.

7 Contraction du terme espagnol *contrabando* (contrebande), *trabendo* est passé dans le vocabulaire courant en Algérie dans les années 80 pour qualifier ces activités et circulations commerciales informelles ; et plus largement tout le secteur d'importation que ne contrôle pas l'Etat.

8 Dris, 2001 ; Spiga, 2002.

9 Dris, 2001, p. 277.

pénurie récurrente de produits d'importation, alors même que le pouvoir d'achat des Algériens s'accroît grâce à la rente pétrolière. L'ouverture des frontières (1980) et la libre circulation entre la France et l'Algérie<sup>10</sup> vont favoriser le développement de la contrebande de marchandises achetées en Europe, et principalement en France à Marseille ou Paris. C'est à cette période qu'émerge la figure du trabendiste, du « porteur de valises d'un nouveau genre »<sup>11</sup>, qui va supplanter celle de l'émigré dans l'approvisionnement en produits d'importation. Aux côtés des familles qui viennent dépenser leur « *allocation devises* »<sup>12</sup> le temps d'un week end à Marseille<sup>13</sup>, se met en place une noria de « *fourmis* »<sup>14</sup> qui s'installent dans la circulation commerciale de part et d'autre de la Méditerranée. Travaillant à leur compte ou pour des patrons, ils rapportent la marchandise par bateau ou avion, chargés de valises, cabas et ballots pouvant atteindre plusieurs centaines de kilos. Il s'agit majoritairement de jeunes chômeurs qui trouvent là une opportunité de gagner leur vie et de voyager, tout en rêvant de faire fortune. Mais la fermeture progressive des frontières européennes et la crise économique en Algérie à la fin des années 80 va faire évoluer les routes commerciales et le profil des commerçants à la valise. En 1987, la France instaure le visa pour les Algériens. La guerre civile en Algérie, les risques d'attentats et le durcissement des politiques migratoires vont conduire progressivement à une restriction drastique de l'octroi des visas. Les commerçants à la valise, devant la difficulté d'obtenir un visa pour se rendre en France, se dirigent vers de nouvelles places marchandes. Les routes du commerce algérien se diversifient alors vers Istanbul, Naples, Alicante, Damas, Tripoli, Dubaï... Dans le même temps, alors que la violence s'étend en Algérie, les classes moyennes subissent de plein fouet la crise économique<sup>15</sup> : effondrement du pouvoir d'achat, licenciements massifs dans les entreprises publiques, chômage endémique. Le trabendo devient « *un véritable phénomène*

---

10 Jusqu'en 1986, les Algériens bénéficient du droit de libre entrée sur le territoire français et n'ont pas besoin de visa.

11 Dris, 2001.

12 En raison de la non-convertibilité du dinar sur le marché des changes international et afin de limiter la fuite des devises, les Algériens bénéficient d'une « allocation touristique » en devises lorsqu'ils se rendent à l'étranger. Cette « allocation devises » dont le montant est fixé par l'Etat n'a cependant fait que s'amenuiser depuis les années 80. Aujourd'hui, elle se monte à 15 000 DA par personne, soit environ 165 euros. Cette restriction de sortie de devises favorise le marché parallèle de devises, d'autant que les cours qui y sont pratiqués sont souvent bien plus élevés.

13 Le quartier Belsunce, vieux quartier du centre ville de Marseille, va devenir dans les années 80 un véritable « hypermarché » à destination des clientèles du Maghreb. En 1986, selon une étude commanditée par la Caisse des Dépôts et Consignation, près de 400 boutiques tenues principalement par des Algériens et des Juifs séfarades, mais aussi des Marocains, des Tunisiens et des Sénégalais, attiraient plus de 700 000 touristes-acheteurs. Tarrus, 1995.

14 Tarrus, 1992.

15 Effondrement du prix des hydrocarbures (1986), Programme d'Ajustement Structurel (1994), dévaluations monétaires et libéralisation des prix ont conduit à des vagues successives de licenciements et réduit le pouvoir d'achat, plongeant des pans entiers de la société dans la précarité.

*social* »<sup>16</sup>, la débrouille se généralise, un des seuls recours possibles d'activité et de gains financiers pour de plus en plus d'Algériens. Aux côtés des jeunes chômeurs des quartiers populaires, on retrouve désormais des cadres et des employés du secteur public, des retraités, des mères au foyer, des jeunes diplômés sans débouché... Le trabendo est un secteur économique toléré, voire favorisé, agissant comme une soupape sociale en absorbant une main d'œuvre désœuvrée à qui aucune alternative n'est proposée. Ce trabendo de petits entrepreneurs à la valise se développe cependant à la marge d'une économie parallèle d'envergure, menée par de gros affairistes, proches des cercles de pouvoir<sup>17</sup>.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent les femmes dans le trabendo en Algérie. Certes, la présence féminine dans le commerce informel n'est pas nouvelle, mais reste une activité marginale, contrairement à ce qui se pratique dans un certain nombre de pays d'Afrique de l'Ouest<sup>18</sup> où les femmes ont largement investi l'espace commercial. Dans les grandes villes algériennes, aux abords des marchés, les étals des vendeuses de galettes ou de feuilles de bricks fabriqués à la maison sont familiers ; tout comme la figure des *dellalates*, ces commerçantes de bijoux en or, que l'on retrouve en différents lieux d'Alger (Oued Kniss dans le quartier Ruisseau, près du marché de la Lyre ou de la place Emir Abdel Kader), assises à même le trottoir, le visage caché sous une voilette, les mains et le cou chargés de bijoux dissimulés sous une djellaba. Néanmoins ces activités sont peu lucratives et surtout marquées d'opprobre. Que ces femmes stationnent dans la rue et s'exposent au regard des passants rend leur présence suspecte et les voue à la réprobation populaire. Plus discrètes, les femmes immigrées en France pratiquent également un commerce de contrebande depuis plusieurs décennies. De nombreuses femmes, souvent âgées, des cités de Marseille, de Lyon ou de Paris rentrent régulièrement au pays pour revendre bijoux en or et vêtements aux amies et cousines. Les gains de ce petit trafic servent à améliorer l'ordinaire, à financer des dépenses exceptionnelles (pèlerinage à la Mecque, fêtes familiales, achat d'électroménager) ou tout simplement à se rembourser les frais du voyage.

Mais l'entrée des femmes dans le trabendo, qui suppose une mobilité transnationale, une appartenance à des réseaux d'approvisionnement et de revente spécifiques, des compétences à franchir les frontières et à faire circuler la marchandise, remonte aux débuts des années 90. Dans un monde d'hommes, au moment où la violence explose en Algérie et

---

16 Dris, 2001, p. 278.

17 Henni, 1990 ; 1991.

18 Cordonnier, 1987 ; Grégoire, Labazée, 1993.

visent tout particulièrement les femmes, quelques aventurières prennent la route de Damas ou d'Istanbul. Au moyen d'un petit pécule épargné ou emprunté, d'abord accompagnées d'un frère ou d'un père, armées d'une liste de commandes pour les voisines et les amies, elles vont chercher ailleurs, le temps d'un voyage, ce que l'Algérie ne peut leur offrir : un revenu décent, la joie de se promener dans la rue à découvert, la fierté de se réaliser, le plaisir de l'inconnu et du voyage...

### **Des femmes dans le trabendo : pratiques commerciales et stratégies**

Les femmes algériennes se rendent principalement à Istanbul, Damas, Dubaï, Tripoli et au Caire. Quelques-unes évoquent également Casablanca et certaines villes d'Europe (Alicante, Barcelone, Milan, Marseille ou Paris) pour les plus chanceuses qui arrivent à obtenir un visa Schengen. Le choix de la destination dépend à la fois du type de produits qu'elles recherchent et des informations dont elles disposent sur le lieu. Ainsi Istanbul est réputée pour le linge de maison, le prêt-à-porter, les sous-vêtements et les bijoux en or ; de Damas, ce sont des vêtements dits traditionnels que l'on rapporte (robes d'intérieur, mode islamique) ; de Dubaï, des robes de soirées, des sacs à main ou des chaussures, des bijoux de pacotille ; de Casablanca, des caftans pour les mariages ou des jeans ; du Caire, des bijoux en or ; d'Espagne ou de France, des parfums et des produits cosmétiques. En revanche, pour les femmes algériennes, Naples est une destination « *dangereuse* », « *mal famée* », alors que c'est une destination de choix pour les Tunisiennes<sup>19</sup>. En général, les femmes sont plutôt fidèles à une destination. La régularité des voyages leur permet de nouer des relations avec des grossistes qui les arrangent, elles font leurs achats rapidement, n'ont pas besoin de chercher les produits. Elle les rassure aussi : l'espace urbain, les prix, les pratiques de marchandages leur sont familiers, elles ont leurs habitudes dans certains hôtels, nouent des connaissances et des amitiés. A Istanbul, dans un hôtel fréquenté par de nombreuses femmes algériennes, le patron arabophone<sup>20</sup> les connaît par leurs prénoms, garde des affaires lors de leur absence, elles ont investi la cuisine et préparent le couscous chaque vendredi. Pourtant des opportunités d'affaires plus intéressantes peuvent les conduire à changer de destination. Khadîdja, qui va

19 Schmoll, 2003 ; Manry, Schmoll, 2005.

20 Dans le quartier de Laleli, de nombreux hôtels et magasins de gros en textile sont tenus par des Turcs originaires de la province de Mardin. Cette région du sud-est de la Turquie, frontalière avec la Syrie, historiquement multiconfessionnelle et multiethnique (Kurdes, Arabes, Syriaques, Arméniens, Yezidis et Turcs) est en grande partie arabophone. A propos de la présence des Mardinli à Laleli dans le commerce de textile : cf. Deli, 2002 ; Yüксеker, 2004.

régulièrement à Istanbul depuis une dizaine d'années, a entendu parler de la profusion de produits à bas prix à Tripoli. En mars 2006, après avoir pris quelques adresses (un hôtel, deux ou trois grossistes) et informations pratiques (taux de change, modalités de passage à l'aéroport) auprès d'une autre trabendiste, elle part explorer ce nouvel eldorado et en revient émerveillée :

*« Tu verrais ça, il faut que tu viennes ! Il y a plein de femmes, des Algériennes, mais aussi plein de Tunisiennes ! Et tu trouves tout ! Ça vient de Chine, de Turquie, de partout ! Tout ce que j'achetais à Istanbul, je le retrouve là, moitié moins cher ! Je sais pas comment ils font ! J'ai ramené des jeans et des ensembles, tu sais, chics, habillés, comme je vends, et c'est tout parti en dix jours ! J'y suis déjà retourné deux fois [en un mois, depuis notre dernière conversation]. Les prix... ! Je peux revendre trois ou quatre fois [le prix d'achat en gros] ! Et c'est pas loin, l'avion c'est rien du tout, beaucoup moins que la Turquie. Il y en a même qui vont en taxi, je t'assure, il y a des grands taxis qui font le voyage, mais c'est long, moi, je préfère l'avion. Ils mettent la marchandise dans des petits camions qui arrivent après. » avril 2006.*

La revente se fait selon des modalités multiples. Certaines femmes travaillent en lien avec des commerçants établis en toute légalité, ayant pignon sur rue. Elles font le tour des commerçants en leur proposant différents articles ou leur rapportent sur commande en négociant au mieux le prix pour se ménager un bénéfice satisfaisant, ou encore travaillent directement pour un commerçant dont elles ne sont en quelque sorte que les convoyeurs de marchandises. Quelques femmes peu nombreuses ouvrent leurs propres boutiques. Enfin, des modes de revente spécifiquement féminins se sont développés en dehors de l'espace public, dans des lieux traditionnellement réservés aux femmes, notamment dans les salons de coiffure, les hammams et entre amies à domicile. Les femmes ont toujours sur elles, dans leur sac des articles qu'elles montrent à leur coiffeuse ou à la gérante du bain, aux clientes présentes, elles prennent des commandes et rapporteront la marchandise lors d'un prochain voyage. Nous avons également assisté à une réunion d'amies et de voisines chez la cousine d'une des commerçantes, dans un appartement d'Alger. Autour d'un café et de gâteaux, Karima présente des sous-vêtements qu'elle a rapportés de Marseille, elle vante la dentelle, le choix des tailles, les plaisanteries, souvent grivoises, fusent. Elle me raconte qu'elle eu cette idée pour les sous-vêtements en regardant une émission à la télévision française :

*« Avant, je vendais autour de moi pour les ensembles, par connaissance, à des amies, des voisines, des copines des copines... C'était un plus, quoi... Et puis j'ai vu cette émission, tu sais sur la 6, Capital, le dimanche soir ! [...] Et voilà, j'ai vu ce reportage sur une femme française... ou américaine ? Je sais plus... qui vendait de la*

*lingerie... Elle travaillait pour une marque et elle organisait des réunions chez des amies où elle vendait sa lingerie. [...] Moi, les sous-vêtements, je les vendais à des copines... J'en apportais toujours quand j'allais les voir. Alors, j'ai eu l'idée de faire comme la femme, là : d'aller chez des copines et de faire des après-midi avec les femmes, de les inviter... Bien organisé, quoi ! Là, tu vois, ma cousine, elle a fait le café, le joli service, j'ai apporté des gâteaux, les invitées aussi... Et puis, on discute, on rigole, elles passent une bonne journée aussi ! » Karima, décembre 2003.*

### *Pairs et concurrentes : solidarités et jalousies*

Le milieu des trabendistes, nous avons pu le voir à Alger et à Marseille, est un petit monde. Les femmes se connaissent toutes, au moins de nom ou de vue. Elles deviennent parfois amies et partagent plus qu'une même activité. Les déboires aux passages de la douane, l'intimité partagée des chambres d'hôtel pour économiser les coûts de voyage, les longues attentes dans les halls d'aéroport encouragent les confidences. Mais l'essentiel de leurs conversations tourne autour du voyage, des marchandises, des prix, des problèmes de douane. Elles comparent leurs informations, la qualité des produits, commentent l'afflux de clientèle et surtout font circuler les commérages sur les unes et les autres : une telle s'est faite pincer à la douane et est suspectée de convoier de la drogue, une autre n'est pas professionnelle et casse les prix, celle-ci a un amant à Istanbul ou une fille danseuse de cabaret. La réussite de certaines fait des envieuses, on soupçonne des méthodes peu honnêtes pour gagner de l'argent : trafic, arnaque, amant généreux bien placé.

Malgré les jalousies et les conflits, elles sont relativement dépendantes les unes des autres. La plupart commencent leurs voyages en compagnie d'une trabendiste plus aguerrie, qui les guide dans leurs achats, les recommande auprès des grossistes, leur apprend les ficelles du métier. Les premiers voyages se font souvent en compagnie d'une amie, d'une voisine ou d'une femme de la famille qui pratique déjà le commerce. Dans leurs débuts, les femmes partent par petits groupes à deux ou trois. Cela les rassure et donne une garantie d'honorabilité à leur voyage. Elles minimisent aussi les risques en achetant à plusieurs, se prêtent de l'argent, s'entraident. Mais très vite, elles s'autonomisent et travaillent seules. Les quelques cas d'associations que nous avons pu observer à Istanbul, où des femmes achetaient en commun et se prêtaient de l'argent, n'ont pas survécu aux disputes, aux suspicions d'entourloupe.



*« Non, on ne se voit plus ! De toutes manières, elle a arrêté... Elle m'a fait des histoires. On achetait toutes les deux, chacune achetait, mais c'est moi qui revendais parce que je suis à Alger. Il y a plus de commerçants, d'endroits pour revendre et moi, je connais mieux. Elle, à Relizane, c'était pas facile pour revendre. Mais après, pour partager l'argent, elle faisait des histoires, toujours. Et combien t'as revendu ça, et ça ! Elle croyait toujours que je l'arnaquais, elle avait pas confiance... Alors, c'est*

### **Khadija, une vocation tardive**

Belle femme, au teint mat et à la langue bien pendue, Khadija est originaire de Sidi Bel Abbès d'une famille très modeste. Elle sera placée dans une mission catholique chez les sœurs où elle apprendra les travaux ménagers et le français. Mariée très jeune, Khadija divorce peu après la naissance de sa fille. Elle se remariera peu après avec un fonctionnaire algérois qu'elle rencontre dans une boîte de nuit à la fin des années 70. L'entrée de cette belle-fille divorcée dans la famille ne sera jamais acceptée et Khadija et son mari resteront en marge. Ils habitent en plein centre ville d'Alger, dans des mansardes réunies en appartement sur le toit d'un immeuble bourgeois. Jusqu'au milieu des années 90, Khadija occupe un emploi de vendeuse dans une boutique de vêtements « *chics* ». A Alger, la famille vit la vie des classes moyennes de l'Algérie prospère : cinq enfants naissent, des sorties et même des vacances en France à Marseille où le père a vécu avant son mariage. Pourtant, peu à peu, la romance des époux s'amenuise et laisse la place aux conflits et à la violence. Une cicatrice barrant le visage de Khadija en témoigne. Mais elle endure « *pour les enfants* » et ne saurait où aller, sans famille pour l'aider, et déjà divorcée. La vie bascule quand le plus jeune fils de Khadija est retrouvé assassiné sur la terrasse de leur immeuble en 1995. Personne ne saura jamais ce qui s'est passé mais Khadija pense que « *c'est à cause du travail de M. [son mari]. Il travaille pour la Présidence, c'est pour ça !* » Khadija, « *brisée* », arrête de travailler et fait une dépression. Les relations dans le couple se dégradent encore et la famille a du mal à joindre les deux bouts. Khadija est obligée de retravailler mais ne trouve pas d'emploi. La situation est intenable, Alger vit au rythme des attentats et les familles se terrent dans des appartements qui deviennent des prisons. Violence du dehors, violence du dedans pour Khadija. La famille se décompose : sa fille aînée a été confiée à un couple de connaissances parti s'installer à Paris où ils tiennent un bar-restaurant ; la suivante fugue « *l'enfer* » de la maison, vit quelques mois dans la rue et revient enceinte. Des amies font le trabendo à Istanbul et proposent à Khadija de l'emmener pour lui changer les idées. Elle découvre là-bas « *une autre vie* », une « *ambiance* » entre femmes, une certaine dignité aussi de ses femmes à s'assumer seules. Les compétences de Khadija acquises durant vingt ans dans le commerce du prêt à porter la persuadent de s'engager dans cette activité. Elle commence à revendre autour d'elle et fait le tour des commerçants qu'elle connaît. Elle prend les commandes et leur rapporte la marchandise. Elle rapporte des vêtements pour femmes de style classique. Les affaires marchent bien, elle part régulièrement, deux à trois fois par mois. Son mari supporte mal ses absences et l'accuse d'infidélité, les coups et les insultes pleuvent mais Khadija affronte et ne plie pas, jusqu'au jour où elle décide de ne plus subir : elle arrête de parler à son mari, refuse toute relation sexuelle. Son mari coupe les vivres et ne donne plus d'argent pour l'entretien de la famille. Khadija assumera désormais seule la charge du foyer. Elle refuse de devoir quitter le domicile en cas de divorce, alors elle tient bon et espère qu'un jour son mari en aura assez et demandera le divorce. Une fille émigre en Italie puis en Espagne et lui laisse son fils, que Khadija élève comme le sien. La plus jeune des filles rejoindra sa sœur à Barcelone quelques années plus tard, en douce, sans en informer la famille mise devant le fait accompli. Khadija continue ses activités, toujours en vadrouille dans la ville ou à Istanbul ; elle a un réseau relationnel multiple pour la revente : dépôts dans des hammams et des salons de coiffure, vente auprès de commerçants, commandes et, désormais, une boutique qu'elle sous-loue dans un petit centre commercial d'un quartier populaire. Toujours pleine de vie et blagueuse, elle s'épanouit dans son activité et se considère comme une véritable commerçante, même si elle se plaint souvent de la fatigue. Sa fille restée auprès d'elle travaille à Air Algérie et la seconde. Elle avance de l'argent quand Khadija est à court, lui procure des billets d'avion gratuits, facilite les passages en douane grâce à ses connaissances à l'aéroport et tient la maison durant ses absences. Khadija a essayé d'entraîner son fils chômeur à la suivre et l'a encouragé à se lancer dans le trabendo. Mais celui-ci habitué à la vie facile procurée par les revenus de sa mère et de ses sœurs a préféré ne pas persévérer : « *c'est pas pour moi... C'est une vie de chien !* ». Durant quelques temps, Khadija a tenté de ne vivre qu'avec son commerce et a arrêté les voyages. Mais les rentrées d'argent n'étaient pas suffisantes : elle s'approvisionnait auprès de grossistes sur place et les prix qu'elle pratiquait étaient trop élevés pour sa clientèle. Khadija a donc repris ses voyages sur Istanbul mais trouve que la marchandise a augmenté. Elle cherche à diversifier son approvisionnement et pense à Dubaï ou au Maroc. Elle se renseigne autour d'elle, toujours à l'affût de bonnes adresses. Après avoir entendu parler de Tripoli, elle part avec un billet gratuit donné par sa fille pour « *aller voir* ». Depuis plus de six mois, Khadija part trois jours par semaine à Tripoli et affirme ne plus vouloir retourner à Istanbul. Le choix et les prix pratiqués à Tripoli lui auraient permis de relancer son commerce qui connaissait quelques difficultés : la marchandise part en quelques jours et elle n'a jamais eu autant de clientes.

*mieux d'arrêter, on peut pas travailler comme ça !* » Khadija, septembre 2000.

Les conflits sont fréquents et les fâcheries renversent les copinages. Pourtant, dans un monde d'hommes, elles conservent une certaine solidarité et se reconnaissent mutuellement

une appartenance à un milieu qui partage des règles et une expérience communes. Elles sont aussi liées par une certaine redevabilité et ont besoin d'entretenir leurs réseaux relationnels pour accéder aux informations qui circulent perpétuellement dans le milieu : nouveaux produits, taux de change, procédures de visa, saisies en douane, adresses de grossistes, demande des commerçants, etc.

### *Sociabilités et engagements relationnels*

Par nature et par essence, le trabendo repose sur le clientélisme et la *tchipa* (corruption, bakchich) qui permettent les passe-droits, la protection, l'accès à des marchés protégés. L'implication dans le trabendo suppose des compétences relationnelles particulières, une ouverture des sociabilités bien au-delà des sphères domestiques, familiales ou amicales qui ne suffiraient pas à assurer la survie de l'activité. La carrière commerciale demande un engagement personnel et relationnel de tous les instants. Toutes les opportunités sont donc saisies pour élargir le cercle relationnel qui facilitera l'activité commerciale. Les activités du quotidien sont guidées par les impératifs du commerce et les relations amicales enchâssées aux relations professionnelles<sup>21</sup>. Toutes les relations sociales sont orientées vers l'activité commerciale, mobilisées et jaugées à l'aune de ce qu'elles pourront apporter en termes de bénéfices immatériels (informations, facilités de démarche administrative, obtention de passe-droits, nouveaux clients, etc...). Khadîdja a ainsi fortement appuyé l'embauche de ses filles à l'aéroport, l'une travaillant pour Air Algérie, la seconde pour Khalifa quand la société existait encore. Ma présence aussi s'est négociée implicitement sur ce que je pouvais apporter. Lors des premiers entretiens à Istanbul, une trabendiste, qui avait d'abord refusé de me parler, revient sur son refus après que nous avons discuté des possibilités pour moi de demander un certificat d'hébergement pour sa demande de visa en France. A Alger, plusieurs d'entre elles étaient très intéressées par les contacts que j'avais avec des commerçants algériens exerçant dans l'import<sup>22</sup> et m'ont accompagnée lors de mes rendez-vous. Elles entretiennent des connaissances dans des milieux sociaux, professionnels et spatiaux variés qui leur permettent de mener à bien leurs activités. Nous avons pu le constater en accompagnant certaines d'entre elles à Marseille ou à Alger. Lors du premier séjour de Khadîdja à Marseille, qu'elle ne fut pas ma surprise, alors que nous venions de sortir et qu'elle tenait absolument à ce que je la

---

21 Granovetter, 2000.

22 Une précédente recherche sur les mondes marchands à Marseille m'a permis de rencontrer de nombreux commerçants d'origine algérienne, qui m'ont donné des contacts (famille, amis) à Alger dans le milieu du trabendo.

guide dans cette ville inconnue, de la voir saluer ici un commerçant (ancien commerçant à Alger), là un passant (trabendiste croisé à de multiples reprises à Istanbul), me demander de la conduire dans telle boutique du cours Belsunce (pour y saluer le frère de son voisin) ! De la même façon, lors de mon premier terrain à Alger, alors qu'elle me faisait visiter la ville, je me suis retrouvée dans la même semaine au mariage de la nièce d'un présentateur télé (dont la femme fait le commerce de robes de soirée de Dubaï), dans un modeste appartement de Bâb el Oued pour livrer de la marchandise, à récupérer le produit de la vente d'articles dans un salon de coiffure, et à boire le thé avec un pilier du marché de changes au noir, accessoirement commerçant de lingerie et islamiste.

Ces connaissances sont particulièrement mobilisées lors des embarquements à l'aéroport et des passages en douane. Pour contourner la limitation du poids des bagages, les femmes cherchent à amadouer les agents de l'aéroport et se tournent vers ceux qui ferment les yeux sur les excédents, elles cherchent aussi des têtes connues qui auraient moins de bagages et pourraient leur prendre un sac. Mais c'est le passage en douane qui occupe tous les esprits. Lors d'une soirée passée à l'aéroport d'Istanbul avec un groupe de femmes, nous avons pu observer l'agitation qui les gagnait, les allers-retours incessants vers la cabine téléphonique, les appels passés sur les portables. Une rumeur courrait selon laquelle la douane d'Alger avait effectué de grosses saisies à l'arrivée du précédent vol dans la journée. Depuis quinze jours, il y avait des « blocages » à la douane : « *Les ordres viennent de haut ! Même si tu connais quelqu'un, des fois, ça suffit pas !* » Elles tentaient toutes de joindre quelqu'un à Alger qui pourrait confirmer. Dans le hall, quelques hommes, que nous avons revus plusieurs fois par la suite à Laleli ou à l'aéroport, sont pris d'assaut par les femmes qui déploient leurs charmes pour qu'ils interviennent en leur faveur. Ces intermédiaires sont en fait des « patrons », de gros trabendistes qui ont des relations avec les services des douanes et la possibilité d'intercéder directement auprès d'un douanier pour faire passer les cabas d'autres trabendistes. On me dira : « *Il est associé à des douaniers* ». Important par containers ou faisant travailler de jeunes trabendistes pour leur compte, ils viennent à l'aéroport surveiller l'embarquement de leur marchandise. Ce soir-là, ils seront particulièrement sollicités par les femmes les plus audacieuses qui n'hésiteront pas à les aborder, à minauder, à jouer sur leur statut de pauvre mère au foyer, à appeler la bénédiction divine sur leurs bienfaiteurs, et nous verrons des liasses de billets changer de mains discrètement autour d'un café, même si on m'affirme qu' « *ils ne demandent rien. Ils rendent service* ». La tension va s'apaiser durant la nuit, avant l'embarquement. Mais l'angoisse remonte durant le voyage, à l'approche du passage en douane. Toutes les ruses sont permises : les femmes portent les bijoux sur elles,

certaines enfilent plusieurs vêtements l'un sur l'autre, d'autres se voilent les cheveux « *pour inspirer le respect* ». Meriem me raconte comment une fois en hiver, elle a enroulé des pantalons sur son ventre, enfilé plusieurs robes et manteaux, et s'est faite passer pour une femme enceinte. Car la saisie en douane peu coûter chère. En cas de confiscation, il n'y a pas de recours et la commerçante en est pour ses frais. Meriem a dû arrêter le trabendo plusieurs mois suite à une saisie complète de sa marchandise. Plus de 2000 euros de marchandises lui ont été saisis en douane et elle a dû attendre pour retourner à Istanbul de se reconstituer un capital de départ. D'autres tentent de négocier les taxes quand la marchandise est retenue, elles disposent de quelques jours pour trouver un agent qui acceptera de les « *arranger* ». Nora a été arrêtée avec 6000 euros d'or sur elle : les bijoux ont été saisis, elle a reçu une convocation au tribunal et risque 8000 euros d'amende, et quelques mois de prison si elle ne paye pas dans les temps. Avec la fatigue occasionnée par des voyages fréquents auxquels elles conjuguent leurs obligations de mères de famille, le stress provoqué par l'embarquement des bagages et le passage en douane est souvent mis en avant pour justifier la dureté de ce métier. Car rien n'est jamais acquis, il leur faut toujours négocier le passage des marchandises et le moindre changement de douanier ou une décision de contrôle accru remet en cause tout le bénéfice d'un voyage. Alors l'étendue de leurs réseaux relationnels fait toute la différence pour pallier aux imprévus et s'assurer le maximum de garanties de réussite.

### *La réputation : stratégies et rapports de genre*

Si l'on peut parler d'un petit milieu féminin du trabendo, leur faible nombre parmi la masse masculine des trabendistes entraîne bien évidemment des contacts et des coopérations avec les hommes. La mixité et le côtoiement durant les voyages, au sein des espaces urbains, qui rendent justement les activités de ces femmes si douteuses, donne lieu à la mise en place de toute une gamme de stratégies pour à la fois garantir leur respectabilité et user de la séduction comme d'une ressource. Durant leur voyage, les femmes sont très soucieuses dans l'ensemble de leur honorabilité et de leur réputation. Elles veillent soigneusement à choisir des hôtels respectables, à s'habiller correctement, à ne pas fréquenter les restaurants ou les bars où se retrouvent les hommes algériens.

À Istanbul, nous avons pu constater plusieurs fois des changements d'hôtels parce qu'elles estimaient qu'ils étaient « *mal fréquentés* », et certaines femmes jugées « *malhonnêtes* » sont évitées :

*« Avant, on allait au Marmaris, c'était très bien. Mais maintenant, le patron il prend des filles de l'Est, des Russes... Elles prennent des chambres... Avant, il les acceptait pas. Et tu sais, ce qu'elles font, hein, ces filles ? Les Natacha comme ils disent les Turcs ! Tu sais ce que c'est les Natacha ? Elles vont avec les hommes. Alors nous, les Algériennes, on n'y va plus, on a changé. C'est les jeunes aussi... Les Algériens, il y a trop de jeunes, ils boivent, ils crient, c'est la honte. On ne peut pas être dans cet hôtel avec eux ! » Meriem, mai 1999.*

*« Non, non, le Mega Star, on n'y va plus. C'est pas bien, pas propre... C'est plus comme avant. Les Algériens, ils ramènent les Natacha. Nous, on ne peut pas rester là-bas. On nous manque de respect ! Alors avec mes copines, on a changé... » Khadidja, juin 2001.*

Durant quelques années, Nora, tient un petit café-restaurant à Laleli. Aucune femme ne fréquente son restaurant. Je comprends que les femmes algériennes préfèrent ne pas être vues en sa compagnie. Lors d'un passage à Istanbul, je donne rendez-vous à une trabendiste au café de Nora et je sens sa réticence :

*« Chez Nora ? Tu ne veux pas que l'on se retrouve ailleurs ? Bien sûr, pour toi, c'est pas pareil ! Mais Nora, tu sais, c'est pas une femme fréquentable, c'est pas une femme très bien... On parle beaucoup sur elle. Elle... Pour toi, c'est pas grave, mais moi... Je préfère pas que l'on me voie là-bas » Nadira, mai 2001.*

Pourtant, Nora m'a confié qu'elle avait aidé plusieurs femmes à faire leurs débuts de trabendistes à Istanbul :

*« Y en a plusieurs, elles me doivent beaucoup. Je les ai aidées, je les ai amenées ici. Et maintenant, vois, elles me tournent la tête, elles font les fières, comme si elles me connaissaient pas ! Je m'entends pas avec les femmes, je préfère les hommes ! » mai 1999.*

### **Nora, la mauvaise réputation**

En 1999, quand nous l'avons rencontré à Istanbul dans son café, Nora est une jeune femme d'une trentaine d'années qui parle un français hésitant. Marquée physiquement, des cicatrices sur le visage et sur les bras, la voix cassée par les cigarettes et l'alcool, elle est cependant assez séduisante et joue de ses atouts avec les hommes qui fréquentent son café. Toujours maquillée, habillée d'un survêtement de marque dans la journée et de tenues plutôt sexy le soir. Après sa journée, elle sort souvent en compagnie d'amis dans les restaurants de poissons et les boîtes de nuit des environs. Elle nous explique que ce qu'elle aime, « *c'est les belles choses, la belle vie et dépenser de l'argent* ». C'est l'une des rares Algériennes « installée » à Istanbul. Elle a commencé le trabendo, « à faire la Turquie », à la fin des années 90 en compagnie de son frère et de son père, puis a continué seule. Nora est originaire d'Alger, d'une famille pauvre et a dû quitter l'école et travailler très tôt. À la fin des années 80, elle part en Allemagne où elle travaillera dans des bars dans différentes villes et fait « un peu de business » dans les vêtements de marque. Elle passera également quelques mois à Marseille où elle fréquentera les bars et les cabarets. Elle ne s'étendra pas sur cette période de sa vie et nous comprenons à demi-mot. Sans papier, elle finit par rentrer en Algérie et épouse un policier avec qui elle a une petite fille, aujourd'hui âgée de douze ans. Mais le mariage tourne court : son mari boit, sort le soir et gaspille l'argent du ménage dans les boîtes de nuit et disparaît des jours entiers. Un de ses frères la pousse à divorcer. Mais Nora ne veut pas rester en Algérie : elle ne s'adapte pas au contrôle de ses frères qui ne supportent pas son mode de vie (sorties, consommation d'alcool). C'est ainsi qu'après deux ans de trabendo (principalement de l'or et un peu de vêtements), elle décide de faire sa vie en Turquie en espérant pouvoir faire venir sa fille, confiée pour un temps à ses parents. Elle s'associe à un Turc de la région de Mardin, arabophone, et sans qui elle ne pourrait ouvrir un commerce, étant à la fois étrangère et sans titre de travail. Elle compte sur la clientèle algérienne, propose de la cuisine du pays et a même fait venir un pâtissier d'Alger. Mais alors que Nora a beaucoup investi dans la réfection de l'établissement, le Mardinli met fin à leur association. Nora ne se décourage pas et rouvre un autre restaurant avec un autre associé. Lors de nos passages, elle se plaint souvent du manque de clientèle et des difficultés avec son associé qu'elle soupçonne de lui voler de l'argent. Nora continue à faire un peu de trabendo occasionnellement, surtout des bijoux en or, qu'elle achète à un bijoutier juif du Grand Bazar qui s'est spécialisé dans la demande des Algériens. Le temps passe, nous ne retournons pas à Istanbul et quand nous demandons de ses nouvelles, personne n'est capable de nous dire ce qu'elle devient... En 2006, à Alger, nous discutons avec Samira devant son magasin quand une femme en djellaba noire et un foulard sur la tête s'arrête pour saluer Samira. Nous mettrons dix minutes à reconnaître dans cette inconnue Nora, méconnaissable, bouffie, ayant pris plus de vingt kilos et vêtue d'une tenue dans laquelle nous ne l'avions jamais vue. Après lui avoir remémorer nos rencontres à Istanbul quelques années auparavant, elle accepte d'aller boire un café et finit par m'emmener chez elle. Ravie de la rencontre, elle déballe les sacs de marchandises qu'elle vient de rapporter d'un séjour à Dubaï et me montre les caftans, les chaussures et les sacs à main pailletés, les bijoux en strass qu'elle revend aux commerçants des marchés. Elle me raconte les hôtels de luxe de Dubaï où logent les trabendistes de passage : les restaurants, les bars, les centres commerciaux. Le café à Istanbul ne marchait pas correctement, elle gagne plus à faire le trabendo, d'autant que ses parents ne souhaitant plus garder sa fille, il lui a fallu la prendre en charge. La vie à Istanbul avec sa fille aurait été impossible ; comment la scolariser alors qu'elle ne parle pas le turc. La jeune fille arrive d'ailleurs, surprise de trouver sa mère à la maison en pleine journée. Nora vit maintenant dans un petit appartement modeste dans le centre d'Alger qu'elle a eu « grâce à un de ses frères ». Elle part régulièrement à Dubaï et Istanbul, mais s'est faite arrêter récemment à la douane avec près de 6000 euros de bijoux en or, sur dénonciation pense-t-elle. Elle risque la prison car elle ne sait comment payer l'amende, et pourrait perdre la garde de sa fille. Une trabendiste qui m'accompagne propose de lui présenter un avocat qui « *a l'habitude des trabendistes* ». Nous convenons d'un rendez-vous le lendemain pour aller voir cet avocat, mais Nora m'appelle au dernier moment pour annuler car elle n'a pas le temps et ne me rappellera pas.

Si les femmes veillent autant à leur honorabilité durant leur voyage, c'est moins par pudeur que par crainte des ragots et de la rumeur. Les nouvelles circulent vite d'Istanbul ou Damas à Alger, et elles ne souhaitent pas que l'on puisse médire devant leur famille sur leur attitude. Le respect fait aussi partie de la panoplie de la trabendiste : une femme qui sait se faire respecter est une femme de caractère, qui ne s'en laisse pas compter dans les affaires. Elles jouent donc beaucoup sur cet aspect de leur personnalité de femmes respectables et honorables. D'autant que les femmes trabendistes sont généralement mal vues<sup>23</sup>, elles sont suspectées des pires turpitudes lors de leurs absences et d'être « *sans foi, ni loi* ». Si parfois, on peut les plaindre parce qu' « *elles n'ont que ça pour faire vivre leurs enfants* » nous dit une

23 Cf. article du journal algérien El Watan du 28 octobre 2005 : « Ces trabendistes qui ternissent l'image de l'Algérie », p. 7.

femme algérienne, mère au foyer ; le plus souvent, c'est avec mépris que l'on évoque ces femmes qui laissent leurs enfants pour partir « *se promener et faire Dieu sait quoi* », « *qui se prennent pour des hommes* » nous dit un commerçant algérien à Marseille.

Alors, quand il leur arrive de sortir pour se distraire ou qu'elles ont des aventures, elles prennent leurs distances et ne fréquentent surtout pas les lieux où se rassemblent les trabendistes algériens. A Istanbul, elles se fondent dans la foule des touristes sur Istiklal Caddesi, vont parfois se promener sur les îles aux Princes.

*« Des fois avec Meriem, on prend un taxi et on va manger au restaurant vers Taksim. On se fait passer pour des Françaises ! Là-bas, c'est sûr, tu verras pas un Algérien, ils sortent pas de Laleli ! »* Khadîdja, mai 1999.

Meriem nous raconte aussi qu'elle entretient une aventure avec un Turc, patron de boutique, et qu'ils partent parfois quelques jours en vacances vers Izmir. Seule son amie Khadîdja est au courant de cette romance qui ne durera pas, malgré les projets de Meriem de divorcer et de faire venir ces enfants en Turquie. Une autre jeune trabendiste d'une trentaine d'années, divorcée, nous parle des rencontres avec son « ami » :

*« Il fait le business aussi. On est ensemble depuis un moment, il vit à Istanbul. Mais là-bas, il a un appartement, c'est plus tranquille. [...] Demain, je pars au Caire et après, je vais à Istanbul. Il me rejoint au Caire. On passe quelques jours tous les deux et après, on rentrera à Istanbul. Ça fait du bien de se voir au Caire, c'est plus tranquille... On connaît personne là-bas ! »* Samira, mars 2006.

Pourtant, elles se servent fréquemment de leur féminité comme d'un atout dans la négociation commerciale. Elles usent de coquetteries féminines, de leur charme, de sourires ou d'un apparent besoin de protection masculine pour obtenir des faveurs d'un grossiste, l'appui auprès d'un douanier ou faire porter cent cinquante kilos de bagages par un jeune à la sortie de l'aéroport ! Khadîdja notamment nous explique ses stratégies pour faire enregistrer ses excédents de bagages sans supplément et passer la douane :

*- « Tas vu, quand je voyage, je m'habille toujours comme ça ! Je mets une tenue élégante, un tailleur chic... En ce moment, je mets des lentilles bleues, c'est plus classe ! Je vais chez le coiffeur avant, le brushing, tout... Il faut qu'on me prenne pour une vraie dame, une femme d'affaires, quoi. Tu ne trouves pas que j'ai l'air d'une femme d'affaires ? »*

- *Mais tu lui fais pas mal de baratin aussi ?* [à l'employé de la compagnie aérienne. Nous venons de passer trente cinq minutes au guichet pour négocier le surplus de bagages pendant lesquels Khadîdja a argumenté, raconté des plaisanteries, amadoué l'employé en lui parlant de ses enfants à charges avec la larme à l'oeil, l'a béni mille fois, ...]

- *Bien sûr ! Je le drague, je lui fais du charme, tu peux le dire ! Je leur en mets plein les yeux ! Des fois, ils se racontent des histoires, mais bon, il faut faire attention... Moi, je reste toujours coquette mais hautaine. Et puis, à mon âge... Il pourrait être mon fils ! Mais ça le flatte... Regarde comme il nous regarde... Ils croient toujours qu'on a besoin d'eux, qu'on est faible. Les pauvres... !* » septembre 2000.

Les discussions avec les fournisseurs prennent souvent un ton badin, de flirt amusé dont aucun des protagonistes n'est dupe. Cette mise en scène des identités sexuelles fait partie d'une stratégie où chacun « joue le jeu », dans le but de faire céder l'autre, en multipliant les registres de reconnaissance. L'identité sexuelle est ici une modalité d'identification reconnue qui pose les cadres de la négociation. Comme dans la pratique traditionnelle du marchandage du souk où les protagonistes de l'échange déclinent leurs identités et leurs appartenances (*nisba*) afin de trouver un terrain d'entente et de reconnaissance mutuelle, seul garant de la confiance dans une négociation commerciale oralisée<sup>24</sup>. Les femmes détiennent un atout dont ne disposent pas leurs homologues masculins. Etre une femme et jouer de cette identité : aguicher, se poser en faible femme ou au contraire en « femmes d'affaires », devient alors une ressource et une arme dont elles usent pour obtenir gain de cause. Deniz Yüseker a d'ailleurs observé des stratégies identiques concernant les relations des *chelnoki* russes avec les vendeurs turcs à Laleli : « *idioms of trust and sex are strategically manipulated by both male suppliers and female chelnoki to achieve economic ends* »<sup>25</sup>. Cependant au contraire des femmes russes, rares sont les femmes algériennes qui entretiennent des relations sexuelles avec des partenaires commerciaux. L'exemple cité plus haut de Meriem ayant un amant turc, patron d'une boutique de gros, est plutôt inhabituel. Les quelques aventures dont nous avons eu connaissance s'établissent plutôt entre compatriotes algériens. On peut supposer que la barrière linguistique, peu de femmes parlant vraiment le turc, est un premier obstacle. Mais plus vraisemblablement, les stéréotypes sexuels pèsent en défaveur de rapprochements amoureux. D'un côté, si les femmes apprécient parfois la « gentillesse », la « douceur » et la « politesse » des hommes turcs par rapport aux Algériens, elles restent néanmoins méfiantes :

24 Geertz, 2003 ; Canetti, 1980.

25 Yüseker, 2004, p. 48.



« *Les Turcs, c'est pas comme les Algériens, ils te parlent bien, ils sont polis, respectueux* » Khadîdja, décembre 2004.

« *Les hommes turcs, ils traitent bien leurs femmes quand même. C'est comme leurs chansons, ils sont doux* » Asma, novembre 2000.

« *Oui, mais quand même, c'est un peu comme les Arabes. C'est des Musulmans ! Comme ça, ça va. Ils te font les yeux doux, ils sont gentils, mais après... ! C'est la maison, les enfants, et tu sors plus ! Bon, peut-être que j'exagère... Mais tu vois, c'est comme les Algériens, au début ils sont gentils, et après une fois qu'il t'a eue ! Il te traite mal, il veut tout ou alors il te prend pour une pute !* » Nadia, décembre 2004.

Dans leurs propos sur les hommes, les femmes que nous avons rencontrées dressent un portrait des Algériens sans appel. Elles disent la jalousie malade, la violence, l'égoïsme auxquelles elles se sont trouvées confrontées. Les femmes divorcées ou répudiées, « mal-mariées », sont sur-représentées dans cet échantillon de femmes trabendistes. Cette négativité du discours renvoie aux profils particuliers de ces femmes qui s'appuient sur leurs expériences personnelles pour juger leurs compatriotes masculins, et ne peut bien sûr pas être généralisée. Elle se confronte en outre à un idéal masculin, celui de « l'homme européen », souvent français, qu'elles mythifient par les téléfilms et séries qu'elles suivent à la télévision<sup>26</sup>.

De leur côté, les commerçants turcs semblent plus enclins à engager des relations avec des femmes des pays de l'Est. Deniz Yüksek relate dans son étude sur les *chelnoki* les relations qui se nouent fréquemment entre acheteuses et vendeurs. Nous avons pu nous-même constater que de nombreux grossistes entretenaient des liaisons avec des femmes des pays de l'Est. Certaines d'entre elles travaillent également comme vendeuses dans les boutiques et sont souvent les épouses du patron. L'attrait est plus fort pour de jeunes femmes aux mœurs considérées comme plus libres, avec l'amalgame entre *Natacha*-prostituées et femmes des pays de l'Est, et très certainement plus « exotiques », que pour des femmes venant d'un pays musulman.

---

<sup>26</sup> Lors de nombreuses discussions sur le sujet, nous avons cependant pu constater que cette opinion sur l'idéal de l'homme français est plutôt ambiguë. D'un côté, elles envient les femmes européennes de leur liberté dans les relations de genre ; de l'autre, elles dénigrent une certaine dévirilisation des hommes européens qui laissent leurs femmes sortir quand elles veulent, doivent se charger de tâches ménagères, etc... Cette vision de l'homme européen, et plus largement occidental, est alimentée par une consommation télévisuelle élevée de séries, téléfilms, talkshows français, ainsi que de cinéma américain grand public.

*Des femmes dans la ville : gérer sa présence dans l'espace public*

Les voyages fréquents et l'activité commerciale dans son ensemble demandent une organisation de tous les instants pour libérer les femmes de leurs contraintes familiales. Elles doivent sans cesse négocier leurs absences et leurs déplacements. Bien sûr, les femmes sans enfants ou les plus âgées qui n'ont plus de famille à charge sont les plus libres de leurs mouvements. Ce sont d'ailleurs elles qui ont la plus grande fréquence de voyages et se professionnalisent dans le commerce. Pour les mères de famille, elles doivent pouvoir compter sur leur entourage pour les seconder. Même mariées, ce sont rarement les époux qui gèrent le quotidien durant leurs absences, mais plutôt une fille aînée, une sœur ou la mère. Les départs se font en fonction du calendrier familial et des enfants. Que l'un d'eux soit malade ou que la sœur ne puisse se libérer et c'est le départ qui est remis en cause. Aussi beaucoup d'entre elles pratiquent le *trabendo* de manière occasionnelle en fonction de leur disponibilité et des besoins financiers.

Si la présence féminine dans l'espace public est acquise en Algérie, notamment en milieu urbain, elle répond aux normes implicites du passage. Dans la rue, les femmes ne flânent pas, ne s'arrêtent pas aux terrasses des cafés. Leur présence se justifie par un motif concret : faire des courses, aller au travail, accompagner les enfants. Pas de stationnement visible, d'immobilité, pour cela, elles occupent les intérieurs des cafés, les « salles familiales » des restaurants ou les salons de coiffure et hammams protégés du regard extérieur, ou encore sortent du centre ville pour se distraire dans les stations balnéaires ou les parcs de loisirs destinés aux familles. De la même manière, le travail féminin a progressé ces dernières années et l'absence quotidienne du domicile se justifie par des motifs financiers. Alors que penser de ces femmes qui « *cavalent* », nous dit l'une d'elles, d'un bout à l'autre de la ville pour déposer de la marchandise chez un revendeur, récupérer une dette chez un autre, passent réserver un billet d'avion, font la queue aux consulats?... C'est cette présence continue dans l'espace public, non pas seulement hors du foyer, mais également dans l'espace public urbain, qui pose problème. « *Elle est toujours dehors* », nous dit un fils comme un constat et un reproche. Les familles ne peuvent même pas justifier l'absence de la femme par sa présence sur un lieu de travail fermé et identifié. L'activité commerciale suppose des déplacements dans la ville, une présence constante dans les espaces marchands (boutiques, marchés), et une fréquentation des autres commerçants, hommes et femmes, avec lesquels les relations dépassent un strict cadre professionnel. La présence conjointe dans les

mêmes espaces durant de longues périodes où il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre (hôtels, aéroports, avions, boutiques) est propice à la discussion et aux plaisanteries pour passer le temps. Les femmes partagent aussi une expérience commune avec les autres trabendistes et une appartenance à un milieu professionnel dont est exclu leur entourage. La suspicion gagne et les femmes achètent le silence et l'acceptation de leur famille. Un des maris manifeste une indifférence feinte, qui ne cache pas ses soupçons :

*« Qu'est ce que je peux dire, hein ? Elle en fait qu'à sa tête ! C'est sûr, elle se débrouille bien et ça nous aide. Surtout pour les enfants, les courses... le niveau de vie, quoi ! Mais ce qui se passe là-bas... Je préf... Je ne sais pas trop... Avant, elle laissait le n° de l'hôtel au cas où, maintenant elle a un mobile. [...] Je pense pas... Elle est droite... Je pense pas... Mais bon, je préférerais qu'elle fasse autre chose. C'est pas facile pour nous, les enfants... Une femme... Mais bon, elle s'en occupe bien, c'est une bonne mère, c'est pas ça... Mais les gens parlent, ils jugent... Y a pas beaucoup de femmes qui font ça... ».* Mohamed, avril 2004

Pour compenser leur « désistement », les femmes redistribuent largement les bénéfices de leurs voyages : cadeaux en vêtements, bijoux, parfums et cigarettes de marques sont régulièrement offerts aux membres de la famille ; participation financière aux dépenses somptuaires lors des cérémonies (fiançailles, mariages, circoncisions) à la fois pour leurs enfants et pour leur entourage plus éloigné (frères et sœurs, neveux et nièces). Ces cadeaux ressemblent singulièrement à des offrandes qui justifient et font « pardonner » les absences fréquentes et l'investissement dans une activité à l'extérieur du foyer. Ils participent, dans un même temps, aux stratégies des femmes pour faire accepter leur travail dans leur entourage et au rehaussement du prestige familial et de la publicisation de la réussite, qui justifie à son tour le bien-fondé de cette activité.

Paradoxalement, en dépit du bénéfice que chacun en retire, l'activité des femmes est très rarement évoquée dans les familles.

*« Non, je ne lui demande jamais rien... Si, si tout c'est bien passé, si elle n'est pas trop fatiguée. Je vais la chercher à l'aéroport en taxi, elle me dit ce qu'elle a rapporté... Il ne se passe rien là-bas, qu'est ce que tu veux qu'elle me raconte ? Elle fait ce qu'elle veut, de toute façon [...] Moi, ça ne m'intéresse pas trop le commerce... Elles sont toutes à courir comme des folles, à faire que ça... ! »* Sofia, mars 2006

Cette pudeur à parler de l'activité trabendiste des femmes renvoie à ce que Lahouari Addi décrit quand il analyse l'honneur du mari face au travail de son épouse : « *Tenant à son*

*image d'homme viril, un mari dont l'épouse travaille évite autant que possible de parler de l'activité professionnelle de sa femme. Si quelqu'un le fait, son entourage dira de lui qu'il n'a pas la guemma, c'est-à-dire qu'il n'a pas le sens des valeurs ou qu'il ne maîtrise pas le code de l'honneur* »<sup>27</sup>. Cette manière de faire silence sur l'activité et ainsi de préserver la virilité des hommes qui laisse leur mère ou épouse travailler et partir à l'étranger est tacitement partagée par l'ensemble de la famille. Lors de mes soirées en famille chez les femmes, jamais leurs activités commerciales n'étaient le sujet des conversations alors même que chacun savait ce pourquoi j'étais là. De la même manière, Khadîdja, qui fut mon informatrice privilégiée durant les séjours à Alger, n'a jamais évoqué directement l'objet précis de mon étude pour me présenter aux autres trabendistes : elle expliquait que je faisais une recherche sur la condition des femmes en Algérie ou que j'écrivais un livre sur elle. Cette attitude au sein des familles montre toute l'ambivalence face à ces activités en marge du rôle attendu des femmes : une sorte de consensus s'établit sur le fait qu'elles sont généralement admises à condition qu'elles restent invisibles et qu'elles ne dérangent pas l'ordre des hiérarchies et des statuts au sein de la famille.

Les femmes, elles-mêmes, quand elles sont mariées, relèvent parfois « l'anormalité » de leur activité et estiment qu'elles ne devraient pas avoir à le faire, justifiant que « *le revenu rapporté de l'extérieur est une affaire d'homme* »<sup>28</sup> :

*« Il fait toujours des histoires, il râle, il fait des scènes, que je ne suis jamais là, et les enfants, et le ménage... ! Mais moi, j'ai pris une disponibilité à l'hôpital pour gagner cet argent, pour que mes enfants fassent des études, qu'on ait une belle vie, qu'on soit bien habillé, qu'on mange bien... ! Il croit que je m'amuse ! C'est très dur ce ... ce... ce métier. Le stress, les valises ! Mais si moi, je fais ça, c'est parce que lui, il ne le fait pas ! Lui, il reste bien tranquille à la maison, son petit travail, ses amis... C'est ça les hommes en Algérie, ils foutent rien et nous, on se crève ! Moi, je devrais rester chez moi, avec mon travail et les enfants. C'est lui qui devrait faire ça ! » Meriem, mai 1999.*

Ce discours sur les hommes qui ne tiennent plus leur rôle reviendra fréquemment durant les entretiens. Même si, par ailleurs, elles valorisent leurs activités et leur dynamisme, c'est avant tout pour pointer le désengagement masculin face aux responsabilités familiales. Le salaire reste un des attributs de la virilité, et quand les revenus tirés du trabendo surpassent les revenus salariés gagnés par les hommes (fils ou maris) ou s'y substituent (maris au chômage ou absents), les femmes se retrouvent alors de fait dans la position de chefs de

---

27 Addi, 1999, p. 134.

28 Addi, *ibid.*, p. 135.

famille, ce qui ne manque pas de créer des tensions dans les couples, et par-delà dans leur statut social. Chefs de famille de fait, ce statut n'est reconnu ni socialement, ni juridiquement.

### **Faire carrière dans le trabendo**

L'inscription de femmes dans l'économie informelle comme actrices de circulations et d'activités commerciales est un révélateur de profondes mutations de la société algérienne. Si ces activités traduisent une autonomisation des femmes dans l'espace public et économique, elles sont également symptomatiques des recompositions de la structure familiale et patriarcale et de la précarité économique. Aujourd'hui, certaines femmes choisissent de partir, d'émigrer de façon autonome et volontaire, d'autres par choix ou par nécessité restent et tentent par leur insertion dans l'économie informelle de s'assurer une autonomie financière. Mais derrière cette nécessité de gagner leur vie qui pourrait faire passer leur engagement dans le trabendo pour une stratégie de survie, ces femmes montrent un acharnement à (re)conquérir une place et un statut que la société et la loi leur dénie.

#### *Mobilités au féminin : généralisation d'un phénomène*

L'apparition des femmes dans le trabendo en Algérie est relativement récente. Mais il est essentiel de resituer ces circulations commerciales dans un phénomène de féminisation généralisée des migrations et des mobilités<sup>29</sup>. Cette féminisation de la mobilité qui se retrouve sur tous les points de la planète est également visible en Algérie et dans tous les pays du Maghreb. Depuis les années 80, en France, en Italie ou en Espagne, comme au Moyen-Orient, on croise de jeunes Algériennes, Tunisiennes ou Marocaines, serveuses de restaurants, domestiques, commerçantes ou entraîneuses, bien loin de l'image traditionnelle de la femme maghrébine<sup>30</sup>. Plusieurs femmes trabendistes ont d'ailleurs eu des expériences migratoires antérieures.

---

29 Dans les pays de l'OCDE, les femmes représentent la moitié des entrées de migrants et ce phénomène ne fait que s'accroître depuis les années 90. SOPEMI, 2001.

30 Manry, 2005.

**Zina, retour à la case départ**

Zina a une quarantaine d'années et deux enfants, un fils adolescent et une fille qui vient de terminer ses études et cherche un emploi. Son époux égyptien est employé au consulat d'Egypte à Alger. Ils vivent tous les quatre dans une ancienne loge de concierge exiguë et humide mais que Zina ne veut quitter sous aucun prétexte, car le logement est à son nom. Le mari contribue peu aux dépenses du ménage et se rend souvent en Egypte pour voir sa famille, et « *une autre femme* » soupçonne Zina. Originnaire d'Alger, Zina a travaillé pendant douze ans dans une boutique de prêt à porter et a été licenciée dans les années 90. Elle est restée sans travail régulier durant quelques temps puis a suivi des amies qui allaient régulièrement à Istanbul. Les revenus procurés dans le trabendo (vêtements et linge de maison) servaient à améliorer le quotidien et à financer les études de ses enfants. Aussi, est-elle amère de la décision de sa fille d'arrêter ses études. Mais au bout de quatre ans, son mari ne supporte plus ses absences et lui « *confisque* » son passeport. Zina cède parce que son mari la menace de faire constater l'abandon de domicile lors de l'une de ses absences, ce qui lui vaudrait de perdre la garde de ses enfants. Depuis, elle vaque d'un travail à l'autre (femme de ménage, couturière), s'épuise à faire la cuisine pour une entreprise à l'autre bout de la ville et cherche par tous les moyens à trouver un emploi stable. Le conflit avec son mari s'aggrave et envenime toutes les relations familiales dans l'exiguïté du logement. Elle reproche à sa fille de rester proche de son père, de traîner des heures au lit mais ne supporte pas quand celle-ci sort avec son petit ami. Zina trouve parfois refuge chez des amies et ressasse son amertume : « *Jusqu'à il y a quinze ans, on vivait bien ! Et encore mieux sous Boumediène ! Maintenant regarde, c'est la misère pour nous ! Rien ne change ! Les islamistes, le pouvoir et le FMI, ils nous ont tué !...* Moi, je me suis sacrifiée et maintenant... Des ingrats, tous, mes enfants... Ils s'en fichent ! Je fais tout pour eux, et moi, je suis là dans ce trou à rats ! ». Elle regrette le temps où elle se rendait régulièrement en France pour rendre visite à sa famille, des oncles et des sœurs émigrés de longue date ou en Egypte dans la famille de son époux : « *C'étaient des vraies vacances, on sortait, on avait de l'argent. Je rapportais des vêtements, oui, mais c'était pas du business, non ! Je rapportais pour les enfants, la famille et je vendais un peu aux amies, mais pour rendre service.* » Zina est amère et désillusionnée, elle regarde avec envie ses amies qui continuent le trabendo et peuvent marier leur fille avec tout le faste voulu.

Nous avons évoqué le passé mouvementé de Nora en Allemagne et à Marseille, entre monde de la nuit et « *bizness* », avant qu'elle ne rentre en Algérie se marier. Asma, une autre trabendiste rencontrée à Istanbul, nous a parlé longuement de sa vie en France où elle a passé plus de six ans, à Paris, puis à Marseille. L'échec de son mariage avec un Algérien émigré et la dureté de la vie en France l'ont conduite à revenir en Algérie en 1986 où elle s'est remariée et a fondé une famille. Khadîdja, elle, a trois de ses filles qui sont parties vivre en Europe, en France, en Italie et en Espagne. Mais les femmes trabendistes ne se considèrent pas comme des migrantes, même si Asher Colombo parle de ces circulations commerciales comme de « *semi-migration* »<sup>31</sup>.

Les femmes ne peuvent plus être seulement considérées comme les « *suivantes* » des hommes dans la migration, elles sont désormais actrices d'une migration autonome et volontaire, en solitaire. Cette mobilité des femmes, et en particulier des femmes algériennes, « *répond à des désirs (d'autonomie, d'émancipation, voire de vie meilleure) et à des contraintes (économiques, politiques, voire sociales)* »<sup>32</sup>, mais doit aussi être située dans une internationalisation du marché du travail mondial où elles trouvent à s'occuper dans des niches d'emplois précaires (secteur du *care*, domesticité, hôtellerie-restauration, prostitution). Les circulations commerciales des trabendistes s'inscrivent dans ce double contexte où

31 Colombo, 1998.

32 Rigoni, Séhili, 2005, p. 68.

l'autonomie des femmes, bridée par un statut législatif coercitif, et dans une conjoncture économique et politique qui ne leur laisse que peu de voies de promotion et de réalisation personnelles, passe par la mobilité. Ces femmes n'ont pas fait le choix de l'émigration, ou plutôt leurs situations souvent n'en font pas les candidates idéales au départ. Les enfants à charge et leur âge ne leur permettent pas de larguer les amarres. Certaines ont expérimenté l'aventure mais sont revenues pour tenter une seconde chance au pays après un échec de l'émigration. D'autres, parmi les plus jeunes, qui ont eu l'occasion de venir en France et de voyager en Europe ou au Moyen-Orient, sont conscientes de la précarité de la vie des femmes immigrées et préfèrent essayer de réaliser leur projet chez elles. Pour résumer, la mobilité pour les femmes trabendistes est un détour qui leur permet de conquérir sur place une reconnaissance et un statut inaccessibles aux conditions de l'ordre moral et économique qui régit une partie de la société algérienne.

### *Des femmes en rupture de ban*

Cette quête de reconnaissance en passant par une activité dépréciée est possible pour ces femmes parce qu'elles occupent déjà une position marginalisée dans les hiérarchies sociales. Déclassées, marginales, les femmes que nous avons rencontrées le sont à double titre : d'abord parce qu'elles sont femmes, et ensuite parce qu'elles présentent toutes des trajectoires personnelles marquées par des ruptures familiales et conjugales. Divorcées, veuves, répudiées<sup>33</sup>, célibataires et souvent victimes de violences conjugales, de mariages malheureux, elles portent toutes le stigmate de la « femme seule », de la « femme sans homme », qui suffit à les marginaliser dans une société où le Code de la Famille ne leur donne un statut que sous la tutelle masculine. Même pour les femmes mariées, le mari est souvent un grand absent, tout du moins dans la prise en charge financière de la famille, et la responsabilité de faire vivre le ménage leur revient. Les maris peuvent être au chômage, souvent aussi ils ont cessé peu à peu de subvenir aux besoins de la famille qu'il délaisse pour une autre femme ou mener leur vie par ailleurs. Que ce soit parce qu'elles se retrouvent chefs de famille suite à une séparation ou de fait parce que les hommes n'assument pas leurs responsabilités, les femmes sont conduites à assurer le quotidien de la famille. Addi montre déjà que dans les milieux populaires, le nombre de femmes qui exercent une activité

---

33 En raison d'une très longue et difficile procédure de divorce judiciaire où la femme doit apporter les preuves des manquements de son époux, de nombreuses femmes ont recours au khol' qui est un acte dans lequel la femme « achète » sa répudiation en versant une somme d'argent au mari.

professionnelle est relativement élevé en raison notamment de l'augmentation des divorces et que le travail des femmes veuves et divorcées est « *toléré du fait de leur âge avancé* » et « *légitimé par la nécessité de revenu pour satisfaire les besoins de la famille dont elles ont la charge. À la limite, même si elles sont relativement jeunes, ces femmes n'ont pas d'hommes statutaires dont l'honneur serait froissé.* »<sup>34</sup>

Leur situation matrimoniale les affranchit de la contrainte de préserver l'honneur masculin, et les place dans une situation où elles n'ont pas à se conformer à toutes les injonctions sociales de préservation de l'honneur et de la dignité que l'on attend d'une « honnête femme ». Leur réputation est déjà entachée du seul fait qu'elles sont divorcées ou célibataires et qu'elles ne bénéficient pas d'une protection masculine. C'est en effet, ce statut, dévalorisé et stigmatisé, qui leur permet de s'engager dans une carrière de trabendiste. Leur affranchissement d'un certain nombre de règles et de valeurs justifie qu'elles s'engagent dans une activité où leur seule présence est en soi une dérogation à la norme. De fait, sous la contrainte de leur situation, elles sont déjà engagées dans des processus d'autonomisation et d'affranchissement dont l'engagement dans ces carrières commerciales marginales est un prolongement. Nous l'avons vu, une certaine tolérance recouvre leurs déplacements et leur investissement de l'espace public et marchand. À leurs propres yeux, elles justifient également cet engagement par la nécessité de subvenir aux besoins de leurs familles ou de maintenir un niveau de vie érodé par la crise économique.

### *Des motivations financières*

Toutes expliquent ainsi leur début dans le commerce informel pour des motifs financiers. La majorité d'entre elles ont des enfants à charges, elles ne touchent aucune pension de leurs ex-maris et leur famille ne leur vient que rarement en aide, quand ce ne sont pas elles qui doivent également soutenir leurs parents et frères et sœurs. C'est un chômage endémique, encore plus important pour les femmes<sup>35</sup>, qui les conduisent à s'engager dans cette activité. Mais cette obligation des femmes seules et/ou chefs de famille à trouver un travail traduit aussi des mutations sociales profondes dues à l'exode rural, à l'affaiblissement

---

34 Addi, *ibid.*, p. 140.

35 Le taux officiel du chômage en 2006 est de 13,8 %, mais de nombreux analystes estiment qu'il est sous-évalué. Dans les années 90, il atteignait jusqu'à 30 % (30,7 % en 1999). En 2003, le taux d'activité féminine est très faible (14 % de la population active) et près de la moitié d'entre elles travaillaient pour l'administration publique. Selon une enquête de l'ONS en 1995, le taux de chômage féminin était de 38,4% (taux de chômage global = 28,1 %). Boutaleb, Boualali, 2003.



des solidarités traditionnelles, aux adaptations du système patriarcal et aux carences du système économique et juridique.

Un important exode rural, engagé sous la colonisation française, mais qui s'est accentué après l'Indépendance a conduit des populations de diverses origines géographiques à investir les grands centres urbains, et notamment la capitale. Si pour partie, les familles ont réussi à maintenir des formes de solidarité, il est indéniable que ce mouvement a fortement travaillé l'organisation sociale, clanique et tribale, qui prévalait en milieu rural. L'atomisation des foyers, la rareté et l'étroitesse des logements, la multiplication et l'éclatement des liens sociaux dans la ville et l'espace ont produit une déstructuration sociale, accentuée par les conflits politiques et la crise économique, qui remet en cause les solidarités et les obligations familiales. Ce processus d'individualisation a eu pour effet de transformer l'ordre patriarcal, en donnant notamment aux femmes, et plus précisément aux mères, un rôle central dans un certain nombre de prises de décisions. En revanche, il a mis à mal la protection et le recours familial que les femmes pouvaient attendre en cas de veuvage ou de divorce. Le nombre des divorces augmente en raison d'une plus grande autonomie des femmes, mais aussi d'une violence domestique qui s'est accrue ces dernières années. La réforme conservatrice du Code de la Famille en 1984, la terreur et la violence armée des années 90, dont les femmes ont été en grande partie les victimes<sup>36</sup>, le confinement des familles au sein de logements exigus, la pression islamiste, ont exacerbé voire légitimé la violence sur les femmes, et notamment au sein des foyers. Cette recrudescence des divorces a pour conséquence que de plus en plus de femmes se retrouvent sans revenu, ni logement. Pourtant aucun système d'Etat de protection et d'aide sociales ne prend le relais<sup>37</sup>, alors que les familles ne peuvent plus, ou difficilement, les recueillir et en assumer la charge. Dès lors, les femmes ne peuvent compter que sur elles-mêmes pour subvenir à leurs besoins.

De nombreuses femmes exerçaient auparavant une activité salariée, mais ont perdu leur emploi, soit en raison de la récession économique, soit par crainte du terrorisme. Ainsi, Radia, âgée d'une cinquantaine d'années, a dû quitter son emploi d'assistante sociale à la wilaya (Préfecture) d'Alger dans les années 90 « *à cause du terrorisme* » nous dit-elle et des

---

36 FIDH, 1999.

37 Le Code de la famille, voté en 1984, réduit au minimum les droits de la femme dans la procédure de divorce. Ainsi, elle doit laisser le domicile à son conjoint, même quand elle obtient la garde des enfants. De même, le versement d'une pension alimentaire n'est pas systématique et aucun recours n'est efficace quand l'ex-époux ne la verse pas.

menaces qui s'exerçaient sur les femmes qui travaillaient en général, et sur les employés des services liés à l'Etat en particulier. Elle nous raconte qu'après la disparition de deux collègues, dont l'une sera retrouvée « *découpée en morceaux* », elle a préféré donner sa démission, en dépit de ses cinq enfants à charge. Divorcée depuis de longues années, Radia ne reçoit aucune aide de son ex-mari qui a refait sa vie avec une nouvelle famille. Elle a dû vendre sa voiture, puis ses bijoux pour faire vivre la famille. Une de ses sœurs, émigrée en France, lui a prêté un appartement qu'elle possédait dans le centre ville mais a ensuite souhaité le reprendre pour le louer. Radia a commencé à partir en Syrie pour acheter « *un peu de tout, des vêtements, des chaussures, des sacs...* » qu'elle revendait chez elle, par connaissance. C'est à Damas qu'elle rencontre des Algériens qui lui parlent d'Istanbul. Peu à peu, ses enfants terminent leurs études, l'un émigre en Suède, une autre se marie. Deux autres, sans emploi, pratiquent également le trabendo. En 2005, elle loue une petite échoppe dans un passage couvert près de chez elle et ouvre un commerce de lingerie et de pyjamas. Elle ou sa fille partent à Istanbul tous les mois pour s'approvisionner. Sa fille aînée, divorcée, est revenue vivre sous le toit maternel avec son bébé. Son fils tient un étal de chaussettes dans la rue, près de l'échoppe de Radia. Ils continuent tous de vivre avec leur mère.

De nombreuses femmes mariées ont également recours au trabendo pour faire vivre leur famille ou maintenir leur niveau de vie. La hausse des prix, la chute du pouvoir d'achat due aux réformes exigées par le FMI, le chômage des maris et des enfants les conduisent à chercher un revenu d'appoint, même quand elles occupent déjà un emploi par ailleurs. C'est ainsi le cas de femmes travaillant dans l'administration publique, qui prennent des congés sabbatiques, voire démissionnent, pour pouvoir exercer le trabendo qui leur rapporte trois à quatre fois plus que leur salaire de fonctionnaire, comme Meriem dont nous avons parlé plus haut, infirmière dans un hôpital qui a pris une disponibilité d'un an pour être plus libre de voyager.

Dans la plupart des cas donc, l'argent gagné sert directement à faire vivre la famille, palliant ainsi l'absence de salaires apportés par les hommes ou la chute de niveau de vie. Il n'est pas un revenu subsidiaire mais bien un revenu familial capital. Pourtant, les femmes expriment aussi une quête de reconnaissance et une très grande fierté de mener ces activités commerciales.

*A la conquête de la réussite et de la reconnaissance sociale*

Lors de nos entretiens, les femmes tenaient des discours ambivalents sur leurs activités commerciales. Elles insistent toujours sur la dureté du travail (fatigue des voyages, tension nerveuse, difficulté de mener de front vie familiale et professionnelle), comme pour justifier le fait que leurs déplacements à Istanbul, Damas ou Dubaï ne sont pas des voyages d'agrément. Nous avons pu constater à leurs côtés le rythme effréné de leurs activités : acheter, emballer, reprendre l'avion, déballer, fournir les commerçants ou tenir la boutique, courir après les débiteurs... Mais elles insistent aussi sur la satisfaction que leur procure cette activité, à la fois pour le plaisir du séjour à l'étranger et pour l'activité commerciale même, qui les valorise. Elles parlent beaucoup des petits à-côtés qu'elles s'accordent durant leurs séjours, du sentiment de liberté qu'elles éprouvent à l'étranger. Dans les années 90 à Alger quand la pression sur les femmes s'exerçait sur tous les pans de leur quotidien, elles ont appris à se faire discrètes dans l'espace public, à ne pas se faire remarquer dans leur tenue vestimentaire, à éviter certains lieux publics ou certains quartiers. Durant cette période, les quelques jours passés à Istanbul ou ailleurs, leur permettaient d'évoluer librement dans un anonymat temporaire. « *Ça me permet de respirer* » insiste Meriem. Fumer une cigarette en public, boire un thé sur une terrasse, dîner avec des grossistes turcs... : autant de moments volés durant lesquels elles se laissent aller et échappent à la frustration. En ce sens, leur désir de liberté et de se soustraire à la pression sociale rejoint celui qu'expriment l'immense majorité des jeunes dans leur volonté d'émigration, de fuir une société qui asphyxie toute velléité d'épanouissement individuel.

La circulation agit comme une addiction parce qu'elle leur permet d'échapper à un quotidien familial et un environnement pesants, aux difficultés économiques, à l'absence de perspectives. Les voyages sont des parenthèses dans lesquelles elles libèrent une autre partie d'elles-mêmes et échappent à la contrainte de leurs obligations de mères de famille. Elles révèlent alors des comportements inédits, qui transparaissent même dans leurs manières de se tenir, dans des attitudes corporelles qui expriment une assurance et une aisance retrouvées. Elles ne sont plus vues comme des mères de famille ou des épouses mais comme des partenaires commerciales. Ce sont leurs compétences à marchander, à acheter la marchandise qui « va marcher », à négocier le passage qui sont évaluées et qui fondent leur légitimité à être là, à appartenir à un monde transnational de marchands, dans lequel être une femme ou un Algérien n'est qu'une composante d'une identité.

L'exercice du trabendo, et du commerce en général, demande la mise en œuvre de compétences spécifiques<sup>38</sup>. Ces compétences ne relèvent pas de savoirs sanctionnés par l'institution scolaire ou d'un héritage social, mais s'acquièrent par la pratique, l'observation et l'expérimentation. La carrière des trabendistes s'apprend sur le tas et repose avant tout sur des dispositions relationnelles. Nous avons évoqué la capacité de ces femmes à évoluer dans des mondes sociaux et culturels différents, essentiellement masculins, à jouer de leur féminité, à négocier protection, passe-droits et tolérance, à fidéliser des clientèles. Elles acquièrent également des compétences techniques et des savoir-faire propres à leur activité commerciale : connaissance des produits, des cadres juridiques, des taux de changes, ... ainsi que des compétences à circuler : notions linguistiques, appropriation et usages d'espaces urbains, résolution de problèmes administratifs (passeports, visas), etc...

Ainsi, au fur et à mesure, ce qui avait commencé comme une activité ponctuelle, devient pour nombre d'entre elles une activité à temps complet. On observe pour les plus assidues une véritable professionnalisation et l'engagement dans une carrière commerciale. Cette acquisition de compétences et le fait d'être considérées comme de véritables commerçantes concourent au processus de légitimation de leur activité.

La figure du trabendo au féminin est connotée péjorativement, comme une « femme légère », « mal éduquée », au comportement déviant. Le témoignage d'une propriétaire de salon de coiffure à Alger paru en 1998 dans *l'Humanité* résume assez bien l'opinion publique sur ces femmes :

*« Aujourd'hui, je reçois de plus en plus de femmes oisives qui ont connu un enrichissement rapide grâce au trabendo, ces importations de tout et de rien. Elles sont souvent issues de milieux très modestes et viennent prendre une sorte de revanche. Cela ne donne pas toujours des comportements très agréables, mais je n'ai plus assez de clientèle pour la choisir. »<sup>39</sup>*

La presse algérienne s'en fait parfois l'écho pour réprover également leur comportement :

---

38 Manry, 2001.

39 *L'Humanité*, 6 mars 1998, « Nadia, l'indéfrisable qui tient ».

« Outre les dommages que ces forts nombreux trabendistes font subir à l'économie algérienne en dopant le marché informel, le préjudice causé à l'Algérie par le comportement inqualifiable de certains d'entre eux est encore plus dramatique. Dans l'avion de la compagnie Syrian Airlines qui nous ramenait de Damas, les trabendistes (pour la plupart des femmes d'âge mûr) tenaient à tout prix à faire rentrer de lourdes valises impossibles à caser dans les porte-bagages de l'avion. C'est à coups d'insultes et d'hystérie qu'elles ont tenté d'imposer leur volonté [...]. En plein, vol, bon nombre d'entre elles refusaient d'obtempérer aux consignes de sécurité données par les hôtes (rester assises, attacher sa ceinture, éteindre les téléphones portables, etc.). Au décollage comme à l'atterrissage, bon nombre d'entre elles étaient debout à discuter en dépit des rappels à l'ordre des stewards [...]. À la sortie, l'avion était repoussant de saleté tant les places qu'elles avaient occupées étaient jonchées de débris et de plats renversés »<sup>40</sup>.

Malgré cette mauvaise réputation, les femmes s'enorgueillissent de ce qu'elles considèrent comme un métier. Elles se nomment rarement trabendistes d'ailleurs, préférant se présenter comme commerçantes. Elles sont fières de leur réussite, de gagner leur vie, d'être reconnues comme de redoutables négociatrices, du niveau de vie qu'elles peuvent offrir à leurs enfants. A chaque « bon coup », quand elles rapportent un produit inédit, qu'elles réalisent une grosse vente ou qu'elles réussissent à déjouer une embûche, elles se félicitent de leur performance et de leur sagacité.

Ces femmes se voient comme les filles éduquées qui accèdent à des postes de responsabilités (cadres, professeurs, médecins) et prennent en charge la promotion sociale de la famille que décrit Chérifa Bouatta<sup>41</sup>. « *Ma fille est un homme, ma fille est comme un homme* » disent les mères exprimant leur « fierté » et les propulsant « *dans un statut socialement respectable* ». Les femmes dans le trabendo emploient aussi souvent cette référence au masculin pour se décrire. « *Je suis comme un homme* », « *Je fais comme les hommes* » disent elles pour expliquer leurs pratiques, leur prise en charge de la famille, leur façon de parler et de se mouvoir dans la ville. Elles marquent aussi de cette manière le changement de statut social auquel elles estiment avoir accédé par le commerce.

Le travail de négociation et de légitimation au sein de l'entourage se réalise, nous l'avons vu, en procurant aux membres de la famille des biens de « prestige » (vêtements et

40 El Watan, 28-29 octobre 2005, « Ces trabendistes qui ternissent l'image de l'Algérie ».

41 Bouatta, 1998.

**Samira, à la conquête de la réussite**

Samira est âgée d'une trentaine d'années quand nous la rencontrons à Istanbul en 1999. Nous la retrouverons quelques années plus tard à Alger. Coquette, volubile, elle a une longue pratique du trabendo qu'elle a commencé vers l'âge de 18 ans avec sa mère qu'elle accompagnait en Espagne d'où elles rapportaient des parfums et du maquillage. Elle s'est ensuite mariée mais a divorcé à peine deux ans plus tard : « *Je me suis marié avec lui mais j'étais amoureuse d'un autre garçon. Mais c'était déjà arrangé, alors je me suis marié avec lui. Mais ça ne pouvait pas marcher, il était trop dur, on ne s'entendait pas. Alors j'ai divorcé, je n'avais pas d'enfants, c'était facile.* » Samira est ensuite retournée vivre avec sa famille mais a dû travailler pour aider à subvenir aux besoins de ses nombreux frères et sœurs. Vendeuse, puis gérante d'une parfumerie, elle quitte son emploi qu'elle trouve « trop bas » et retourne au trabendo. Ses frères désapprouvaient ses voyages, mais les toléraient puisqu'elle contribuait aux frais de la famille. De 1988 à 1996, elle fera des allers-retours vers Paris où elle a de la famille et des amis : « *Je venais au moins un week end par mois. Je rapportai des vêtements, des produits de beauté* ». Puis elle entend parler d'Istanbul et comme le visa devient de plus en plus difficile à obtenir, elle s'oriente vers cette nouvelle destination. Depuis plus de dix ans, Samira vient à Istanbul tous les quinze jours, même si cela ne l'empêche pas de voyager aussi ailleurs. Elle revient régulièrement à Paris, quand elle peut avoir le visa ou va au Caire. Ces voyages sont plutôt des voyages d'agrément, même si elle rapporte toujours de la marchandise pour financer ses frais. A Paris, elle en profite pour se promener, aller au restaurant, faire des achats personnels et va visiter des amis dans la région parisienne, dans le Nord de la France ou à Bruxelles.

En 1999, lors de notre première rencontre, elle nous faisait part de son intention de s'acheter un appartement, une voiture et de se déclarer légalement au registre du commerce : « *Maintenant, mon but, c'est d'abord d'acheter un appartement, une voiture pour être plus libre et d'ouvrir un commerce, de m'enregistrer au registre du commerce, d'avoir une carte, comme ça je pourrais avoir le visa commerçant pour la France. [...] Je voudrais bien me remarier, mais un bien, hein, cette fois ci ! Je vais bien le choisir... l'observer, le tester ! L'appartement, c'est pour ça... Tu vois, c'est pas facile chez nous d'avoir un appartement, et puis comme ça je serai chez moi ! Si ça marche pas, lui il part ! Et moi, je reste, je suis pas à la rue, même si j'ai des enfants et tout !* » En 2006, durant nos rencontres à Alger, elle me parle du nouvel appartement qu'elle a acheté dans la banlieue d'Alger et de la voiture qu'elle souhaite acquérir. Elle a désormais pignon sur rue et tient une boutique dans un petit centre commercial du centre ville, en association avec un commerçant déclaré. Elle n'est toujours pas inscrite au registre du commerce, mais ne semble plus s'en préoccuper, maintenant qu'elle a une position reconnue. D'autres trabendistes me parlent avec envie de sa réussite, des meubles qu'elle a faits venir de Turquie pour aménager son appartement, de l'argent qu'elle gagne et de son assurance. Samira, elle, évoque son admiration pour Wahiba, « *la plus grande trabendiste d'Algérie* », morte quelques années auparavant dans un accident de voiture et qui avait fait fortune, et dont me reparleront de nombreuses femmes. Elle appuie sur son professionnalisme et son statut de commerçante, sur la nécessité de s'engager à fond et de « *connaître le métier* ». Elle raconte aussi son plaisir de voyager, de découvrir de nouveaux lieux, de s'amuser : « *Avant, je gaspillais tout mon argent. Je gagnais beaucoup mais je dépensais tout en fringues, en sorties !* » Elle fréquente un Algérien qui vit à Istanbul depuis plusieurs années mais ne songe plus à se marier : « *Ah non, je suis bien comme ça ! Je vais marcher avec un homme qui va me contrôler ? Et où tu vas ? Et qu'est ce que tu fais ? Non, non ! Je suis très bien comme ça ! Ce qu'il me faut, c'est un enfant... Je vais voir, je vais essayer de trouver une petite de la campagne, une fille qui a pas de parents et je l'adopterai !* » Sa famille regarde désormais plutôt d'un bon œil ses activités. Elle aide régulièrement sa mère et ses sœurs pour leurs études, les emmène parfois dans ses voyages et elles viennent souvent la consulter pour prendre des décisions. Son prochain projet est de faire construire une maison dans la banlieue d'Alger où elle pourrait recevoir et accueillir sa mère.

parfums de marque, bijoux, équipement en informatique, vidéo, etc...), en participant financièrement au soutien des parents et aux cérémonies familiales. Ces dépenses participent au processus de légitimation et de recherche de reconnaissance sociale par une mise en scène ostentatoire de la réussite et du bien-fondé des activités de ces femmes.

D'autres dépenses participent également de cette manière de justifier socialement leurs activités hors normes et d'afficher leur accession aux nouvelles classes sociales. Pour les plus modestes, elles surinvestissent dans la décoration de la maison (tapis, salons, meubles, vaisselle) et l'amélioration de l'habitat (installation de salles de bains). Pour celles qui disposent de capitaux plus importants, c'est par l'achat d'une voiture et surtout d'un appartement, signe absolu d'aisance dans un contexte de crise du logement aigue, qu'elles signent leur réussite.

C'est le passage à une activité sédentaire, ouvrir sa propre boutique, qui scelle l'aboutissement de cette quête de légitimité et de reconnaissance. « La boutique » est perçue

comme l'officialisation à la fois de la réussite financière et d'un statut social honorable. Elle fait des trabendistes, des commerçantes à part entière et marque spatialement et socialement le statut de celle qui a réussi. De nombreuses femmes tentent ainsi de louer ou sous-louer des boutiques dans des espaces marchands pour écouler leurs marchandises à leur propre compte. L'obtention d'une patente est cependant difficile et la plupart d'entre elles louent sous couvert de commerçants officiels ou recherchent des associés qui sont déclarés au registre du commerce. Pourtant, l'abandon total du trabendo est peu envisageable, aléatoire d'un point de vue économique, et frustrant par l'excitation et le plaisir que procurent les voyages. Il les coupe de leurs réseaux d'approvisionnement et demande une pérennité de l'activité commerciale que peu arrivent à assurer.

Khadîdja a essayé de s'approvisionner auprès de grossistes à Alger ou auprès d'autres trabendistes, mais il lui a fallu réduire ces marges et elle n'avait plus d'exclusivité sur les produits que l'on retrouvait dans de nombreuses autres boutiques. Elle ne pouvait acheter que de petites quantités et les prix étaient trop élevés pour sa clientèle. Son commerce n'a survécu que parce qu'elle est repartie à Istanbul, puis à Tripoli pour acheter sa marchandise. Samira, elle m'affirme sans ambages : « *Je ne pourrais plus m'en passer !* » en parlant de ses voyages à Istanbul. Elle prend un réel plaisir à cette vie de mouvement et s'ennuie quand elle doit rester à Alger dans la boutique. Elle part aussi souvent pour d'autres destinations, en France où elle a de la famille ou vers d'autres destinations commerciales, à Damas, au Caire, « *pour voir, découvrir autre chose, peut-être trouver de nouveaux produits* ».

L'émergence des femmes dans des activités jusque-là réservées aux hommes provoque des modifications dans le statut social et la place économique de la femme, à la fois au sein de la cellule familiale et de la société algérienne, en particulier dans les petites classes moyennes et populaires dont sont issues nombre de ces commerçantes à la valise. Elles détiennent grâce à ces activités un poids non négligeable, voire essentiel, dans les finances familiales qui leur permet de peser dans les choix familiaux. La mobilité inhérente au trabendo et la responsabilité individuelle dans les prises de décisions liées à l'activité commerciale permettent aux femmes d'échapper en partie au contrôle social. En rupture de ban, marginales, en dehors des cadres institués et à distance des normes que leur statut de femme leur impose, elles partent à la reconquête d'une reconnaissance par des voies détournées.

## **Entre discrimination et émancipation : une voie marginale de promotion sociale pour les femmes**

Ainsi, la majeure partie des femmes dans le commerce informel ont vécu une rupture familiale. Certaines ont connu l'échec d'une émigration antérieure et quelques-unes ont évoqué des expériences de vie marginale (concubinage, prostitution, fréquentation du monde de la nuit). Divorcées, veuves, remariées, fréquemment victimes de violences conjugales, les récits de vie que nous avons recueillis laissent apparaître des fractures douloureuses et une position sociale fragile. Discriminées juridiquement et socialement par le simple fait d'être femmes, elles sont d'autant plus en but à l'ostracisme social que leur statut matrimonial les marginalise encore davantage. La position de veuve ou divorcée les rend vulnérables, elles ne rentrent pas dans les cadres normatifs qui régissent la place et les rôles féminins. Même celles qui sont mariées ont souvent connu une rupture matrimoniale, il s'agit parfois d'un second, voire d'un troisième mariage. Elles ont dû se battre pour se faire accepter dans les belles-familles, faire admettre les enfants d'un précédent mariage. Les couples sont généralement en crise, la violence et l'infidélité sont récurrentes, les maris délaissent leur famille, ne subviennent pas aux besoins du ménage.

Ces situations se retrouvent quels que soient l'origine sociale et l'âge des commerçantes. L'éventail d'âges est large, entre 25 et 60 ans, et les catégories sociales les plus représentées sont celles de la petite classe moyenne urbaine. Filles d'artisans ou de paysans, elles avaient souvent accédé à une position sociale plus valorisée par le mariage (époux employés, fonctionnaires, cadres d'entreprises nationales). Les plus jeunes sont plus fréquemment issues des classes populaires urbaines et ont quitté le domicile parental assez tôt. La plupart ont exercé un emploi avant de commencer à se lancer dans le commerce (employées de bureaux, fonctionnaires, vendeuses) mais ont souvent perdu leur emploi ou quittent volontairement leur travail peu rémunérateur pour le « business ». Ainsi, si nous voulions brosser un profil de trajectoires de ces femmes engagées dans le commerce informel, nous dirions qu'il se caractérise par une promotion et une intégration sociales interrompues, un statut marginal, en dehors des normes sociales, une absence de protection familiale et juridique, des difficultés économiques, et souvent des charges familiales qu'elles n'étaient pas préparées à assumer.



Le nombre de femmes engagées dans ce commerce informel est difficilement quantifiable, mais pas aussi rare que l'invisibilité dont il est l'objet le laisserait supposer. Si quantitativement il peut être considéré comme un épiphénomène, c'est alors un phénomène minoritaire certes, mais ô combien révélateur des bouleversements sociaux qui agitent depuis une vingtaine d'années la société algérienne : déstructurations familiales, violence, précarisation des classes moyennes, survalorisation de la consommation... Et si l'on peut déplorer les effets du trabendo sur la stabilité de l'économie et s'apitoyer sur la situation que vivent ces femmes, il est indéniable que leur parcours et l'acharnement qu'elles mettent à s'assurer une dignité et une place dans la société traduisent les aspirations d'une grande partie de la population à renverser les hiérarchies sociales.

De ce point de vue, le profil des femmes dans le trabendo est semblable à celui des hommes, on a bien à faire ici à des « déclassés », dans le sens où l'ordre social tel qu'il est n'accorde plus ou pas de place à ceux qui pouvaient penser mériter une place de choix. Les cadres des entreprises publiques issus de la génération formée dans les années 1960-70, se voient désormais renvoyés chez eux sous prétexte de restructuration et de productivité. Les jeunes, qui représentent près de 70 % de la population et l'avenir du pays, n'y ont justement pas d'avenir. Les femmes, qui après la guerre d'Indépendance ont pu espérer une amélioration de leur condition et de leurs droits, se sont vues soumises en 1984 à un Code de la Famille les cantonnant à un statut « d'éternelle mineure » alors qu'elles assument de plus en plus un rôle de chef de famille, non reconnu. Pour tous ceux-là, le trabendo représente une voie et un espoir de promotion sociale par la marge. Le prestige de la culture et des études ne fait plus recette en Algérie et on assiste à un complet renversement des valeurs. Les générations qui ont grandi après l'Indépendance, et notamment la classe moyenne qui avait pu émerger dans les années 1970 grâce à la rente pétrolière et l'accès au système scolaire et universitaire, ne représentent plus la voie à suivre et sont confrontées au mépris. Désormais, les modèles de réussite sont les parvenus, les « nouveaux riches », les « barons » du trabendo<sup>42</sup>, qui ont réussi grâce à leurs relations et exhibent ostensiblement leur richesse dans les quartiers chics. La « soif de vivre »<sup>43</sup> qu'exprime la *tchi-tchi*, la jeunesse dorée, par une consommation effrénée de produits d'importation de luxe est partagée par une multitude d'aspirants, prêts à prendre la relève d'une élite sociale et économique qui a verrouillée toutes possibilités de promotion sociale, par d'autres voies que celle de la « débrouille ».

---

42 Steele, 1995.

43 Le Monde, 7 avril 2004, « Algérie. Envies de vivre ».

Les carrières de ces femmes « *entrepreneurs d'elles-mêmes* »<sup>44</sup>, au sens où elles ne comptent que sur leurs propres compétences et capacités pour mener leur destin en s'affranchissant d'un certain nombre de normes et valeurs, est également un vecteur d'analyse des mutations des sociétés maghrébines contemporaines. Depuis une vingtaine d'années, les pays du Maghreb sont l'objet de transformations sociales et économiques qui dépassent largement les cadres nationaux et s'inscrivent plus globalement dans des processus interactifs de nouvelles régulations économiques et productives, d'intensification des échanges, des communications et des mobilités. Ces processus décrits plus génériquement par la notion de mondialisation contribuent à la reconfiguration des hiérarchies et des relations sociales et travaillent les cadres sociaux et culturels. Ces transformations profondes liées au contexte de mutations post-fordistes mondiales se conjuguent aux contextes culturels, politiques, économiques spécifiques à chaque pays<sup>45</sup>. Les sociétés maghrébines sont ainsi engagées dans un mouvement de changements irréversibles et profonds qui ne manque pas de créer de fortes tensions internes. Ces bouleversements conduisent les acteurs sociaux à procéder à des réajustements des normes et des statuts. Mais cette réorganisation des structures sociales ne se fait pas dans la linéarité, et affronte des blocages liés à des crispations identitaires et des conservatismes tout autant qu'à la difficulté des élites de partager le pouvoir et les richesses nationales.

Et la question de la place et du statut des femmes est au cœur de ces enjeux. L'insertion des femmes dans le tissu économique, et leur appropriation de l'espace public et urbain ne sont pas récentes, mais on assiste depuis quelques années à des situations inédites dues à ces transformations dans les pays du Maghreb.

L'affaiblissement et la reconfiguration des solidarités familiales en milieu urbain, l'accroissement des divorces qui laissent les femmes souvent sans ressources et à charge de famille, l'absence de protection sociale et juridique, la paupérisation dans les quartiers périphériques de l'exode rural, tout comme l'accroissement de l'accès à l'éducation ou une certaine libéralisation des mœurs conduisent les femmes à remettre en cause un statut d'assistée et à prendre de nouvelles responsabilités.

La part des femmes dans le monde du travail ne fait que s'accroître, on les retrouve en nombre dans l'administration et les services, rares secteurs qui s'ouvrent à elles et dans lesquels elles peuvent mettre à profit les acquis de la scolarisation entamée après la décolonisation. Pourtant, elles sont également nombreuses dans le secteur informel

---

44 Mozère, Maury, 2001.

45 Appadurai, 2001 ; Bayard, 2004.

(commerce, domesticité) et plus récemment dans le secteur industriel, pour lequel elles fournissent une main d'œuvre sous-payée et docile. Si la menée d'une activité professionnelle peut leur permettre d'accroître leur autonomie financière, elle révèle aussi les nouvelles charges qui pèsent désormais sur elles. D'autres trouvent dans la migration autonome une voie de sortie à la fois pour accumuler un capital financier et trouver un emploi mais aussi pour tenter d'échapper à un environnement social, économique et familial qui ne laisse guère de place à l'épanouissement personnel et individuel. Enfin, la pauvreté, la déstructuration des formes traditionnelles de solidarités qu'aucune protection sociale étatique ne pallie, génèrent des comportements déviants. Les femmes ne sont pas absentes de ces comportements.

Quoi qu'il en soit et malgré les résistances, on assiste aujourd'hui à une radicale mise en cause de la place assignée à la femme dans l'espace public et politique et à une redéfinition des rôles dans l'espace domestique. Il semble que ce soit là le point de crispation qui provoque des réactions violentes, des conflits avec l'environnement immédiat et oblige chacun à négocier et ajuster ses comportements pour rendre acceptable une nouvelle répartition des rôles et des activités.

## Bibliographie

Abrous Dahbia, 1990, « Le salaire des femmes... Enjeux symboliques », in *Femmes du Maghreb au présent*, M. Gadant et M. Kasriel (dir.), Paris : éd. du CNRS, pp.191-199.

Addi Lahouari, 1999, *Les mutations de la société algérienne*, Paris : La Découverte (Textes à l'appui), 224 p.

Appaduraï Arjun, 2001, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris : Payot, 322 p.

Bayart Jean-François, 2004, *Le gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris : Fayard, 448 p.

Bouatta Chérifa, 1998, « Ma fille est un homme, ma fille est comme un homme », in *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration. La frontière des genres en question*, C. Lacoste-Dujardin et M. Virolle (dir.), Paris : Publisud, pp. 177-181.

Bouhamidi Mohamed, 2001, « Trabendistes », *Pensée de Midi*, 4, pp. 12-16.

Boutaleb Kouider, Boualali Aïcha, 2003, « L'activité féminines en Algérie : réalités et perspectives », communication au colloque *Marché du travail et Genre dans les pays du Maghreb*, Rabat, 11-12 avril 2003, MAGE, Département d'économie appliquée de l'Université Libre de Bruxelles (DULBEA), Institut National de Statistiques et d'Économie Appliquée de Rabat (INSEA) ([www.ulb.ac.be/soco/colloquerabat](http://www.ulb.ac.be/soco/colloquerabat))

Canetti Elias, 1980, *Les voix de Marrakech*, Paris : Albin Michel, 159 p.

Colombo Asher, 1998, *Etnografia di un'economia clandestina : immigranti algerini in Milano*, Bologne : Il Mulino, 247 p.

Cordonnier Rita, 1987, *Femmes africaines et commerce. Les revendeuses de tissu de la ville de Lomé (Togo)*, Paris : L'Harmattan (Villes et entreprises), 190 p.

Deli Fadime, 2002, « La maîtrise du commerce international du textile par les patrons arabes de Mardin à Lalelli (Istanbul) », in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, M. Peraldi [dir.], Paris : Maisonneuve et Larose (Frontières, villes : lieux de passage), pp. 287-305..

Dris Nassima, 2001, *La ville mouvementée. Espace public, centralité, mémoire urbaine à Alger*, Paris : L'Harmattan, 435 p.

Eder Mine, 2003, « From Suitcase Trade to Organized Informal Trade?: The Case of Laleli district in Istanbul », Conference Paper for 4th Mediterranean Social and Political Research Meeting, Robert Schuman Center for Advanced Studies, 35 p. ([www.ceu.hu/polsci/Illicit\\_Trade-CEU/Week12-%20Eder-Laleli.doc](http://www.ceu.hu/polsci/Illicit_Trade-CEU/Week12-%20Eder-Laleli.doc))

Eşim Simel, 2002, *Women's Informal Employment in Transition Economies*, International Center for Research on Women (ICRW), 22 p. ([www.wiego.org](http://www.wiego.org))

Fédération Internationale des Ligues des Droits de l'Homme (FIDH), 1999, *Rapport alternatif de la FIDH au rapport initial présenté par l'Algérie au comité d'élimination de la discrimination à l'égard des femmes*, Hors-série de la Lettre bimensuelle de la FIDH, 273, 20 p.

Geertz Clifford, 2003, *Le Souk de Sefrou. Sur l'économie de bazar*, Paris : Bouchene, 263 p.

Granovetter mark, 2000, *Le marché autrement. Les réseaux dans l'économie*, Paris : Desclée de Brouwer (Sociologie économique), 239 p.

Grégoire Emmanuel, Labazée Pascal (dir.), 1993, *Grands commerçants d'Afrique de l'Ouest. Logiques et pratiques d'un groupe d'hommes d'affaires contemporains*, Paris : Karthala, ORSTOM, 262 p.

Gültekin Burcu, 2002, *Les enjeux de l'ouverture de la frontière turco-arménienne*, dossiers de l'IFEA (série La Turquie aujourd'hui), 11, 56 p.

Henni Ahmed, 1990, « Qui a légalisé quel 'trabendo' ? », in *Peuples Méditerranéens*, 52-53, pp. 233-243.

Henni Ahmed, 1991, *Essai sur l'économie parallèle. Cas de l'Algérie*, Alger : ENAG, 159 p.

Manry Véronique, 2005, « Les mobilités féminines maghrébines dans l'espace euro-méditerranéen : Quand Fatima, Assia, Meryem et les autres prennent la route... », *Migrations Société*, 17, 99-100, pp. 201-213.

Manry Véronique, 2001, « Etre en affaire : compétences relationnelles, éthique de la performance et ordre social dans les réseaux commerçants au marché aux Puces de Marseille », in *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, M. Peraldi (dir.), Paris : Maisonneuve et Larose (Frontières, villes : lieux de passage), pp. 279-314.

Manry Véronique, Schmoll Camille, 2005, « ‘Le business des femmes’ : Nouvelles figures des mobilités maghrébines dans l’espace euro-méditerranéen », communication au colloque *Mobilités au féminin*, Laboratoire Méditerranéen de Sociologie, Tanger, 15-19 novembre 2005 (à paraître).

Mozère Liane, Maury Hervé, 2001, *Les domestiques philippines ‘entrepreneurs d’elles-mêmes’*. Le marché mondial de la domesticité, rapport final pour la Mission du Patrimoine Ethnologique, Ministère de la Culture, 110 p.

Peraldi Michel (dir.), 2001, *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris : Maisonneuve et Larose (Frontières, villes : lieux de passage), 361 p.

Peraldi Michel, 1998, « Le cycle algérien dans Laleli morose », *Bulletin de l’Observatoire Urbain d’Istanbul*, 14, pp. 1-4.

Perouse Jean-François, 2002, « Laleli, giga-bazar d’Istanbul ? Appréhender les caractéristiques et les mutations d’une place commerciale internationale », in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, M. Peraldi [dir.], Paris : Maisonneuve et Larose (Frontières, villes : lieux de passage), pp. 307-333.

Perouse Jean-François, 2004, « La complexité de la migration de transit à Istanbul », communication à la Conférence régionale sur ‘*Les migrants dans les pays de transit : partage des responsabilités en matière de gestion et de protection*’, Conseil de l’Europe, Istanbul, 30 septembre – 1er octobre 2004, 31 p. ([www.coe.int](http://www.coe.int))

Piart Luisa, 2005, *Les femmes commerçantes et migrantes d’Ouzbékistan à Laleli (Istanbul)*, mémoire de maîtrise de géographie, Université Paris IV Sorbonne – UFR de géographie, IFEA - Observatoire Urbain d’Istanbul, 131 p.

Provost Lucille, 1998, « La violence de la rente », in *Les violences en Algérie*, collectif, Paris : Odile Jacob (Opus), pp. 89-109.

Rigoni Isabelle, Séhili Djaouida, 2005, Introduction au dossier Femmes dans la migration, *Migrations Société*, 17, 99-100, pp. 67-73..

Scagnetti Jean-Charles, 2005, « Une marginalité singulière : les migrants algériens lors des retours au pays (1973-1983), *Cahiers de la Méditerranée*, 69 : *Etre marginal en Méditerranée (XVIème - XXIème siècles)*, ([revel.unice.fr/cmedi/document.html?id=766](http://revel.unice.fr/cmedi/document.html?id=766)).

Schmoll Camille, 2003, « Mobilità e organizzazione delle commercianti tunisine », in *Stranieri in Italia. Un’immigrazione normale*, G. Sciortino, A. Colombo (dir.), Bologne : Il Mulino, pp. 195-211.

Schmoll Camille, 2005, « Pratiques spatiales transnationales et stratégies de mobilité des commerçantes tunisiennes », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21 (1), pp.131-153.

SOPEMI, 2001, *Tendances des migrations internationales. Rapport 2001*, Paris : OCDE, 392 p.

Spiga Sassia, 2002, « Du nouveau système algérien d'importation aux nouvelles centralités commerciales dans la ville algérienne », in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, M. Peraldi [dir.], Paris : Maisonneuve et Larose (Frontières, villes : lieux de passage), pp. 217-242.

Steele Omar, 1995, « une économie piégée entre trabendo et ajustement », in *L'Algérie dans la guerre*, R. Leveau (dir.), Paris : Complexe, pp. 25-38.

Tarrius Alain, 1992, *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris : L'Harmattan, 207 p.

Tarrius Alain, 1995, *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, La Tour d'Aigues : édition de l'Aube (Monde en cours), 219 p.

Yükseker Deniz, 2004, « Trust and gender in a transnational market : the public culture of Laleli, Istanbul », *Public Culture*, 16, 1, pp. 47-65.

Zakad Abderrahmane, 2001, *Trabendo. Une femme dans les affaires*, Paris : Marsa, 272 p.